

# **Histoires d'en mourir**

**Akiko Murita**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

霧理他秋湖

# AKIKO MURITA

A shirtless man with dark, curly hair and glowing red eyes is the central figure. He is holding a glowing blue energy stream in his right hand, which spirals upwards and around his head. His left hand is held out, palm facing forward, with a similar blue energy stream emanating from it. The background is dark with faint, radiating light beams.

## Histoires d'en mourir

EDITIONS A. PUBLISHING

霧理他秋湖

AKIKO MURITA

HISTOIRE  
D'EN MOURIR

**Akiko Murita**

## **Histoire d'en mourir**

Allan se délecte des histoires de son auteur favori : Stephen Wolf.

Quand ce dernier sort un nouveau roman racontant une série d'assassinats de jeunes hommes gays, Allan est ravi.

Mais lorsque la fiction rejoint la réalité, c'est une autre histoire qui commence.

## Chapitre

# 1

Deux hommes s'enlaçaient amoureusement. Alors que l'un avait posé sa main sur la fesse de son amant, l'autre lui embrassait le cou avec un sourire narquois. En arrière plan, l'ombre menaçante d'un troisième homme se dessinait devant une forte lumière d'un bleu de glace. L'auteur : Stephen Wolf. Le titre : *Frères de sang*.

Allan, en ce mercredi après midi, fixait, les yeux brillants, la couverture de ce livre : le dernier de son auteur préféré, encore plus épais et plus lourd que les précédents : 1460 pages !

Vivement qu'il sorte en poche pour que je puisse l'acheter ! pensa-t-il.

En effet, Allan avait tous les Stephen Wolf. Ils s'alignaient fièrement sur une étagère en contre-plaqué.

Deux autres livres se trouvaient sur son bureau : *Le mystère* de Mary Chilling Shark et *Madame Bovary* de Gustave Flaubert (ordonné par son professeur de français). Près d'eux, mollement assise, une poupée en porcelaine admirait le vide de ses yeux bleus globuleux. Ses cheveux, en tire-bouchons, tombaient vers sa bouche trop petite dont la peinture avait coulé et débordait sur les dents. Cet objet semblait bien incongru dans la chambre d'un garçon mais Allan l'avait toujours aimée. Sa grand-mère la lui avait donnée, peu de temps avant de mourir.

L'adolescent triturait ses cheveux noirs, indécis. Par quel livre commencer ? Non, pas par celui de Stephen Wolf, on garde toujours le plus effrayant pour la fin. Du moins, on essaie...

*Bon, on va prendre « Le mystère ».*

Allan lisait énormément : un peu de policier — quand il n'y avait rien d'autre à la bibliothèque — et beaucoup d'épouvante. Il adorait se laisser engloutir dans une autre réalité et trembler devant un de ces monstres assoiffés de sang. Cette peur artificielle, cette horreur l'excitaient et le fascinaient, c'était vivre le pire, assister à la mort *sans*

*prendre le moindre risque. Tout le monde sait qu'un livre, ce n'est qu'une histoire, sur un peu de papier et avec de simples mots, n'est-ce pas ?*

\*

Deux jours plus tard.

« *Vendredi 28/10/2010, 22h35.*

*Voilà, c'est le premier jour des vacances, le premier de deux semaines d'enfer. J'ai quitté le lycée avec regrets. Si les "copines" m'entendaient !*

*Heureusement, il y a la lecture. En ce moment, je lis un autre Mary Chilling Shark : Le mystère. J'en suis presque à la fin. Vivement la scène finale que je m'en débarrasse ! De toutes façons, cela va se terminer comme d'habitude : John, le héros, va se faire agresser par le meurtrier, le tuer et vivre sa grande histoire d'amour au grand jour avec la belle Samantha. Quant à Stephen Wolf, il m'a fait de l'oeil pendant tout l'après-midi et je ne sais pas si je ne vais pas craquer, une fois de plus ... "*

Allan achevait de rédiger son journal intime. Il s'en servait quand l'envie venait. Il se refusait à écrire de manière rituelle. Ce serait ridicule. De temps en temps, il le relisait afin de corriger les fautes d'orthographe, analyser ses réactions et ses émotions. Excellent élève, il avait besoin de tout contrôler.

Il ferma le journal et le cacha sous son matelas.

Il se coucha, alluma la lampe de chevet et, hésitant, prit le livre de Wolf. Son pouce fit crépiter les pages blanches qui défilèrent aussitôt.

"Soleil", "frisson", "terreur", "mort", sont les mots qui s'échappèrent du livre et attirèrent les yeux d'Allan. Il ne put résister et ses doigts se posèrent sur la première page.

— Aïe !

Le papier avait coupé sa peau et, déjà, une cicatrice devenait toute rose sur son pouce. Le doigt dans la bouche, il tourna les pages de présentation et commença sa lecture :

*" Chapitre I, la mort d'un homosexuel. "*

## Chapitre

# 2

Il était onze heures du matin et Allan se levait. Il avait lu pendant près de trois heures le nouveau roman de Wolf, et pourtant, il n'avait pas dépassé la page 200 tant les caractères étaient petits.

Voilà, il arrivait dans le salon et ses parents étaient là. Mauvais moment, *Passions amoureuses* n'était pas fini. Charlotte Gendron, les yeux vides, fixait la télévision où des couples s'embrassaient et se déchiraient à loisir. Elle tenait à la main un vieux plumeau rouge alors qu'un charmant foulard orange écrasait ses cheveux. Elle avait essayé — en vain — de faire le ménage avant le début de la série.

A côté d'elle, Rex et Georges Gendron, chien et maître, maître et chien. Ils revenaient de la chasse et Georges astiquait amoureusement sa carabine. Que son canon était long, qu'il était lisse, c'était un plaisir de faire glisser sa main dessus, d'aller, de venir... Allan n'y avait jamais touché. Ce métal froid et noir le répugnait.

Les violons braillèrent et grincèrent. La série était finie !

Charlotte leva lourdement la tête.

- Tu as bien dormi, dis-moi ! dit-elle à son fils, avec un grand sourire qui exposait ses dents larges et trapézoïdales.

- Coucou ! ajouta le père à travers sa barbe ronde, carabine à la main.

Rex s'avança pour saluer *le fifils de la maison*. Sa queue tournait comme une hélice.

- Je vais me laver, conclut Allan du bout des lèvres.

*Deux semaines dans cette maison... Merci pour tes livres, Stephen.*

*Sans eux, je ne tiendrais pas le coup...*

\*

Après le compte rendu de chasse dominical — *et là, PAF en plein dedans !* — Allan s'enferma dans sa chambre.



Décidément, quelle imagination ce Wolf ! *Frères de sang* racontait l'histoire de Tina, l'enquêtrice jeune et jolie, qui devait travailler sur une série de meurtres atroces: tous des hommes aux cheveux bruns. Allan adorait les descriptions ! Testicules et pénis arrachés, anus mutilés, flaqes de sang caillé, tout y était ! En plus, Wolf ajoutait sa touche d'humour personnel, les victimes étaient toujours retrouvées en position foetale et le pouce dans la bouche !

\*

La journée passa dans la monotonie habituelle. Repas, lecture, télévision, relecture, rerepas, retélévision... Ses parents avaient refusé d'avoir un ordinateur. Ils étaient allergiques aux nouvelles technologies. Allan se faisait taquiner au lycée à cause de cela. Il n'avait même pas de téléphone portable !

L'adolescent ferma les volets sur la nuit et voulut prendre le livre de Wolf, histoire de bien dormir. Il s'arrêta un instant et, avec un soupir de pitié, décida de finir les quelques trente dernières pages du roman de Mary Chilling Shark.

Les sourcils levés comme les ailes d'un corbeau en vol, Allan reprit sa lecture :

*" John entendit un craquement au bas de l'escalier. Il descendit lentement. Ses cheveux bruns collaient à ses tempes."*

Allan leva la tête, les caractères se troublaient. Il frotta ses yeux et attendit un instant. Ils étaient toujours là, plus petits peut-être, plus nets en tout cas.

*« Il voulut bouger mais la terreur le pétrifia. Là, dans son salon, à dix mètres de l'escalier, se tenait un homme. Sa silhouette se découpait devant une lumière bleue et froide. Son ombre semblait mesurer deux mètres.*

*— Tiens, tiens, grogna-t-il.*

*L'étranger hurla féroceement, courut, sauta sur le jeune homme et le plaqua au sol.*

*Un genou appuyé sur son torse, il le maintint au sol et déchira son pantalon d'un coup de couteau à double tranchant. John se tortillait et couinait alors que l'inconnu posait une main sur son sexe et commençait à le masturber. L'agresseur lécha sa main, cracha dedans et reprit de plus belle ses mouvements de va-et-vient rythmiques.*

*— Si tu bandes, t'es mort.*

*On retrouva le cadavre de John le lendemain. Il était roulé en boule, sur le côté. Il semblait sucer son pouce.*

*FIN. "*

Allan ferma lentement le livre. Quelle fin ! Il était abasourdi. Jamais Mary Chilling Shark n'avait fait de telles fins, brutales, dramatiques, noires. S'il avait su, il aurait fini de le lire bien avant, surtout pour si

peu de lignes ! C'était tellement inhabituel ! Il vérifia machinalement si un tome 2 était prévu. Non. Il restait une trentaine de pages blanches à la fin de l'ouvrage.

*C'est comme du Stephen Wolf !* pensa-t-il, ravi.

L'instant d'après, il balayait ses cheveux noirs d'un geste nerveux.

*Comme du Stephen Wolf, oui... Le pouce dans la bouche...*

## Chapitre

# 3

Les jours passèrent ainsi, dans le calme total, Charlotte, collée à la télé, Georges se goinfrant de retour du travail. Allan, lui, avançait à petits pas dans *Frères de sang*.

Il avait fini par accepter la fin du *Mystère* comme un clin d'oeil que faisait Mary Chilling Shark à Wolf. Rien de plus. Et il était évident que John allait mourir. Oui, évident.

\*

*"Jeudi 03/11/2010, 14h20.*

*Le livre de Wolf dépasse largement mes espérances. Tina, l'enquêtrice, a un frère de six ans qui s'appelle Victor. Il est brun (chic !) et fait des cauchemars sanglants. Que de mystères..."*

Allan, pensif, hésitait à garder le mot mystère. Il regardait la poupée mais celle-ci lui souriait sans donner la moindre réponse.

*Ne sois pas ridicule !*

Sur sa lancée, Allan décida de relire son journal intime. C'est ainsi qu'il remonta le temps, éclairé par le soleil qui, à travers les branches des arbres du jardin, semblait jeter des filets d'ombres dans toute la chambre.

*"Vendredi 28/10/2010, 22h35.*

*Voilà, c'est le premier jour des vacances, le premier de deux semaines d'enfer ....*

Mais aussitôt, ces phrases s'effacèrent pour laisser place à des formes noires, de plus en plus précises, des caractères d'imprimerie. Très petits et serrés. Allan fronça les sourcils. Quelqu'un avait-il lu son journal ? Ses parents ne venaient jamais dans sa chambre. Allan faisait lui-même son ménage et ses relations avec son père étaient plus que... Elles étaient inexistantes tout simplement.

Il passa ses doigts dans ses cheveux et se mordit les lèvres. Il n'avait

qu'un seul indice : le texte qui recouvrait son journal. Poussé par sa curiosité, hélas, il lut :

*" Assis à son bureau, il sentit un souffle chaud envelopper sa nuque et un frisson éclata dans son dos. Il tourna la tête. Ses cheveux noirs volèrent un instant.*

*C'est lui, pensa-t-il.*

*Et Allan vit l'assassin de Frères de sang, là, sa silhouette plantée dans le sol, cachant une porte de lumière bleue.*

*— Tiens, tiens, grogna-t-il.*

*Par réflexe, Allan lui lança la poupée à la figure. Bon sang, la poupée ! Elle décrivit une courbe, l'étranger l'attrapa au vol et lui fracassa la tête contre le mur avec un rire démoniaque."*

Le texte continuait encore. Allan se força à arrêter la lecture, il ferma les yeux et jeta son journal intime à travers la pièce. Tout ce qu'il avait lu s'était gravé dans sa mémoire, comme autant de souvenirs.

Ne contrôlant plus les émotions qui le submergeaient, il s'écroula en larmes sur le bureau, entendant encore le rire de l'assassin dans son crâne.

Il ne vit pas sur l'instant que la poupée gisait derrière lui, sa tête de porcelaine brisée en mille morceaux.

## Chapitre

# 4

Tandis qu'un pâle rayon lunaire inondait la couverture de *Madame Bovary*, Allan, devant la fenêtre de sa chambre, enroutait une mèche de cheveux noirs autour de son index, pensif.

*L'assassin de Wolf hante toutes mes lectures et y massacre les personnages. Le même phénomène s'est reproduit dans tous les romans que j'ai lus depuis.*

Il gardait ses cheveux plus longs que les autres garçons. Ils ondulaient naturellement et encadraient son visage blanc, qui, malgré ses 18 ans, avait encore la douceur de l'enfance.

*Grâce à mon journal intime, le meurtrier vient dans la réalité. Bien sûr, c'est un livre comme les autres, après tout.*

La lune jouait avec sa chevelure et envoyait ses reflets se fondre avec les ombres.

*La lumière derrière Lui ? Une sorte de porte, oui une porte qui lui permet de passer du roman de Wolf aux autres.*

Dehors, des arbres nus frémissaient et ployaient sous le vent.

*Comment tuer ce monstre ? Bon sang ! Je crois que je deviens fou.*

Leurs branches, griffes de ténèbres, dansaient follement devant l'astre blanc. Elles projetaient leurs ombres acérées sur le visage d'Allan.

*Non, tu n'es pas fou. Même tes parents arrivent à lire ces lignes nouvellement écrites. Comment vais-je m'en sortir ? TINA ! Elle va bien le trouver et le tuer ! C'est le seul livre qu'il ne peut détruire ! Elle va le tuer !*

Allan alluma sa lampe de chevet, attrapa le livre et se précipita sur les dernières pages.

Elles étaient blanches. Des centaines de pages blanches. Avec les voyages du meurtrier dans les autres romans, le scénario de l'histoire avait changé, il fallait tout récrire.

Allan faillit arracher ces feuilles vides. Il souffla et retourna où il en était resté. Il y avait seulement deux lignes écrites en avance sur sa

lecture et, visiblement, elles "s'imprimaient" au fur et à mesure.

Allan commença à lire, essayant d'oublier que Wolf avait souvent tendance à tuer ses héros...

## Chapitre

# 5

De larges cernes noirs tachaient son visage. De gauche à droite, ses yeux rougis bougeaient sans arrêt, avides de lecture. Ses paupières brûlaient et tremblaient nerveusement.

Allan était pâle et sursautait au moindre son. Il devait savoir, sa propre vie en dépendait.

*Page 623. Samedi 5 Novembre.*

Tina piétinait et Wolf décrivait pour rien. Toute cette horreur et tout ce sang. Allan ne dormait plus.

*Page 756. Dimanche 6 Novembre.*

L'assassin s'interrogeait sur ses voyages dans la lumière. Il se souvenait d'Allan et regrettait de l'avoir raté, au dernier moment. L'adolescent faillit hurler en lisant ce passage.

*Page 912. Lundi 7 Novembre.*

Il a enlevé Victor ! Le frère de Tina ! C'était si long, si lent, il aurait suffi de quelques lignes pour tout résumer. Allan avait l'impression de lire la vie de pantins qui jouaient les humains.

*Page 1304. Mercredi 9 Novembre.*

Victor ressemblait trait pour trait au frère décédé de l'assassin, Jimmy.

*Page 1450. Jeudi 10 Novembre.*

Tina a enfin retrouvé la trace de Victor ! Par hasard en plus... 1450 pages pour ça ! Tina arrivait à la maison d'un dénommé Ralph Prescow, au bord d'une falaise, par une nuit d'orage.

Allan arrivait à la fin. Il avait maigri et ne dormait plus.

— Tu viens manger, chaton ?

Allan poussa un petit cri.

— Tu vois l'effet que ça te fait de lire ce genre de livres ! AH AH AH ! ricana sa mère.

A table, Allan ne mangea rien, ou si peu. Ce soir, il allait savoir.

Le cauchemar devait prendre fin. D'une façon ou d'une autre...

— Je peux sortir de table ? souffla-t-il.

— Ecoute, t'as rien bouffé, c'est pas bien à ton âge, grommela son père alors qu'un bout de purée jaune nageait dans sa barbe.

— Oui, vas-y, dit sa mère.

Georges voulut protester mais Charlotte leva la main. Quand Allan fut parti, l'épouse murmura tout bas à son mari :

— Tu sais ce que ça veut dire, ce manque d'appétit ?

Devant l'ignorance de son mari, elle ajouta, en souriant :

— Je crois qu'il est amoureux !

\*

*« La tempête faisait rage. Le vent et la pluie fouettaient le visage de Tina. De grosses vagues éclataient avec furie sur la falaise.*

*Tina pointait son arme sur le tueur. Elle visait la tête, un simple mouvement de son index suffirait.*

*Victor pleurait dans ses jambes et se mordait le poing.*

*Ralph Prescow souriait. Il fit un pas en arrière, au bord du précipice.*

*— Bouge pas Ralph ! hurla Tina.*

*Avant qu'elle ait pu réagir, il sauta dans le vide et tomba dans la mer déchainée. »*

Il ne restait qu'une page. Une page. L'épilogue. Allan soupira mais le doute persistait. Ses yeux bougèrent rapidement. Plus que quelques lignes ...

*« — D'après ce que Victor m'a confié, Prescow avait un frère : Jimmy. A vingt ans environ, il a quitté la maison, s'est prostitué et a été retrouvé mort d'une overdose. Prescow n'a pas supporté cette déchéance. C'est pour cette raison qu'il tuait tous les homosexuels ou supposés tels, qui ressemblaient à Jimmy. Des bruns. Il leur mettait le pouce dans la bouche pour leur rendre leur innocence, en quelque sorte, expliqua Tina à ses collègues de travail.*

*Louis Goldsmith arriva dans son bureau, l'air maussade.*

*— Alors ? demanda Tina.*

*Louis haussa les épaules.*

*— Rien. On n'a pas retrouvé le cadavre de Ralph Prescow. A mon avis, y'a aucun espoir.*

*FIN. »*

Les cheveux d'Allan tombèrent devant ses yeux. Comment avait-il pu aimer toutes ces descriptions morbides ?

Enfin ... Il s'était acharné sur ce livre pendant si longtemps. Il était trop tard pour reculer. Il fallait qu'il sache.

L'adolescent faillit prendre le livre de Flaubert mais il attrapa un de ses Wolf de poche. Il pencha la tête, immobile.

Lorsqu'il commença sa lecture, les caractères changèrent, le meurtrier apparut dans la lumière bleue, trempé jusqu'aux os et sentant le sel.



Allan décida de passer le reste de la soirée avec ses parents, devant la télé. C'était peut-être la dernière soirée qu'il passait avec eux.

Devait-il leur en parler ?

Allan préféra ne rien dire. Que leur raconter de toutes façons ?

Ils ne comprendraient rien, plus il les voyait, plus il était certain d'avoir raison. Pendant la publicité, il demanda :

— Tu vas aux courses demain matin ?

— Oui, comme tous les vendredis après-midi, pourquoi ?

— Comme ça, pour rien.

Finalement, Allan partit se coucher. Il les embrassa, ratant la joue de sa mère et se piquant à son père. Ils ne devaient rien savoir, c'était à lui d'affronter ses démons.

Il avait plus ou moins prévu son échec. Il lui fallait changer son plan.

L'adolescent se rendit compte avec stupeur qu'il n'avait pas peur de mourir.

## Chapitre

# 6

Allan décrocha la carabine de la cheminée. L'arme n'était pas si froide que cela et son poids était réconfortant. Rex, sorti de sa cage pour l'occasion, remuait la queue frénétiquement et jappait joyeusement.

— On ne va pas chasser, crétin ! cria Allan. Quoique ...

Charlotte était sortie faire les courses. Allan avait deux bonnes heures devant lui. Il regarda sa montre : 14h12.

Il attrapa son journal intime. En plein milieu, il écrivit fébrilement :  
*"Vendredi 11/11/2010, 14h25.*

*Aujourd'hui je vais le tuer, Il va mourir, mourir, mourir, mourir, mourir ... "*

Allan regarda sa montre: 14h15. Il avait prévu plus de dix minutes d'avance.

Il baissa les yeux sur son journal. Il commença à lire, juste assez pour voir apparaître les caractères noirs.

*Les voilà ...*

Le livre claqua dans ses doigts.

*Dans dix minutes, il arrivera. Si je ne suis pas fou...*

Allan chargea la carabine. Ce qu'elle était lourde ! Il la plaqua contre son épaule, comme il avait vu son père le faire. Rex aboyait et tremblait, surexcité. Il devait tuer Ralph du premier coup, il s'en sentait capable.

14h20.

Il fit quelques assouplissements. Ses articulations claquèrent à chaque fois.

14h22.

Il releva le chien de la carabine, prêt à tirer. Ralph pouvait arriver n'importe où. Peut-être dans sa chambre, comme la dernière fois.

14h23.

Rex bavait, son souffle était rauque, le gibier allait arriver.

14h24.

Allan tournait sur lui-même, formant un cercle avec le canon de la carabine. Ses mains moites glissaient.

14h25.

Les oreilles de Rex se dressèrent brusquement.

Un ricanement sourd se fit entendre. Il provenait de la chambre d'Allan.

L'adolescent pointa le canon dans le couloir. Les sourcils froncés, une mèche brune barrant son œil brillant, il l'attendait.

La poignée de la porte pivota.

Allan s'agrippa à la carabine, son index posé sur la détente.

La porte s'entrouvrit et un faisceau de lumière trancha la pénombre.

Est-ce si facile de tirer sur quelqu'un ? En serait-il capable ?

Ralph Prescow sortit de sa chambre et s'engagea dans le couloir. Il avança prudemment, regardant à gauche, à droite. Il n'avait pas le corps voûté et désarticulé des tueurs de série Z. Il avait le regard perçant, la mâchoire carrée, des gouttes d'eau de mer glissaient le long de son torse nu et puissant, certaines restaient accrochées au duvet noir, sous le nombril. Le renflement impressionnant au niveau de son aine montrait à quel point il était excité d'être là.

Allan passa sa langue sur les lèvres, il déglutit, troublé par tant de beauté et d'animalité.

Il secoua la tête. Ce n'était pas un être humain. Ce qu'il avait devant lui n'était qu'un personnage de roman de gare.

*Meurs.*

Allan tira. La détonation couvrit les aboiements du chien, la crosse frappa l'épaule d'Allan, l'assassin poussa un cri rauque. Il s'était plié en deux, une main sur son bras gauche.

Allan poussa un gémissement. Il l'avait manqué.

Prescow leva la tête. De profondes rides taillaient son visage, des rides de souffrance et de rage.

Allan voulut recharger mais l'homme avançait. Rex aboyait et reculait. L'adolescent attrapa une cartouche.

Trop tard. Prescow agrippa Allan par le cou et le plaqua contre le mur. Il approcha son visage du sien, les lèvres entrouvertes. Allan tourna la tête. Toujours plus près. Le psychopathe ouvrit la bouche, et, lentement, lécha la joue de sa victime. Sa barbe de trois jours crissait contre la peau de l'adolescent.

— Laisse-moi te sauver, souffla-t-il au creux de son oreille.

Il se collait et se frottait à lui. La dureté de son entrejambe s'enfonçait contre la cuisse d'Allan, qui, paralysé de terreur, fermait les yeux, sans se débattre.

— Tu aimes ça ? T'es pédé, toi aussi, hein ?

Ce fut un choc pour Allan. Il se raidit imperceptiblement. Il n'avait jamais envisagé cette possibilité. Le sexe ne représentait rien pour lui. Ce n'était qu'un jeu idiot auquel se livraient les adultes. Le fait qu'il puisse être concerné, ne l'avait jamais effleuré. Pédé, lui ? Il revit en une seconde ses camarades de classe, sous la douche, après le sport. Les regards en coin qu'il leur jetait, l'envie qui naissait en lui dans ces moments-là et la honte qu'il ressentait aussitôt. Non, il n'était pas pédé. Pas lui.

— Ce n'est pas moi qui bande, bredouilla-t-il encore soumis à l'étreinte étouffante de son agresseur.

— Quoi ?

Une seconde d'hésitation. Allan se dégagea et repoussa violemment Prescow qui tomba à la renverse.

— Tu es aussi gay que ton frère, Prescow. Pourquoi violer tes victimes, sinon ?

L'autre le regardait, interloqué.

— Tu n'as pas compris que ce n'est pas un choix, que ton frère n'a pas été transformé, il est né comme ça. C'est parce que vous l'avez rejeté qu'il est parti, parce qu'il avait peur de vous décevoir, mais pas parce qu'il est homosexuel.

— Tais-toi, sale petite pute ! Je vais te faire passer l'envie d'être pédé, tu vas voir.

Alors que Prescow s'appuyait sur le sol pour se relever, Allan déplaça sa jambe, prêt à lui donner un coup de pied en plein visage.

Prescow bloqua le coup avec son bras, attrapa la cheville d'Allan et la tordit brutalement. L'adolescent fit un tour sur lui-même et tomba brutalement à plat ventre.

Le psychopathe poussa un hurlement de victoire et se jeta sur sa victime.

— Fais voir ton petit cul, ton sale petit cul de pédé.

Allan l'entendit cracher dans sa main. Il hurla, tentant désespérément de se dégager.

Sorti de nulle part, Rex bondit sur l'étranger et mordit son bras à pleines dents.

Ralph cria, Allan se libéra, se releva et courut dans le couloir. Prescow le suivit des yeux et frappa le chien dans les côtes. La pauvre bête poussa un cri de douleur.

L'adolescent verrouilla la porte de sa chambre. Un soleil bleu irradiait au milieu de la pièce.

Il entendit des pas lourds résonner dans le couloir. *BAM !*

Ralph voulait enfoncer la porte.

Comme hypnotisé, Allan se dirigea vers la lumière. Des volutes flamboyantes glissèrent sur le sol et s'enroulèrent autour de ses chevilles. Tout son corps se raidit, ses yeux se révoltèrent, son âme fut

projetée à travers la lumière.

Aussitôt, un autre lieu s'étala devant les yeux d'Allan. Un lieu où un être humain lisait, immobile, sur un écran. Observateur soumis, Allan se voyait approcher de lui. Finalement, il fut si près que son regard put lire les lignes qui passionnaient cette personne inconnue. Le texte terrifia Allan dont le cri, perçant et désespéré, le ramena à sa réalité.

*BAM !* Il était de retour dans sa chambre. *BAM !* Allan passa sa main sur le visage et, effondré, attrapa un des livres de Wolf. *BAM !* Il baissa les yeux et lut, encore.

La lumière disparut et le silence reprit sa place. Allan s'approcha de la porte. Il sentait une présence de l'autre côté. Il toucha la poignée, tira et vit Rex qui gémissait, la queue entre les pattes.

\*

Dans la cheminée, des flammes rouges grignotaient délicieusement tous les livres de Wolf qu'Allan possédait. Le couple d'hommes de la couverture de *Frères de sang* devenait noire et s'évaporait en cendres.

Rex couché à ses côtés, Allan les regardait brûler. Il les avait tant aimés. Désormais, il les méprisait. Ils n'étaient qu'horreurs et malheurs. Il lança *Le mystère* avec les autres. L'adolescent ramassa son journal intime et le jeta dans les flammes. Ce qu'il avait vu dans la lumière, lui avait enlevé tout sentiment de liberté. Il ne voulait plus vivre.

Une fois que tous les livres que Ralph Prescow avait contaminés furent consumés, Allan attrapa deux feuilles de papier. Sur la première, il rédigea un mot pour ses parents: "*Vous n'y êtes pour rien, je vous aime*". Sur la seconde, il écrivit :

*" Je vous écris car c'est, je pense, le meilleur moyen de vous atteindre. Je vous ai vu dans la lumière, oui, vous, lecteur de mon histoire. J'étais là et j'ai lu ma propre histoire par dessus votre épaule. Peut-être qu'avec un regard ou un simple geste de votre part, j'aurais pu venir vous rejoindre. Mais je ne suis qu'un personnage, qu'une invention. Vous refusez ma vie et mon existence. Vous n'avez pas tort. Je ne m'accepte pas moi-même. Je ne veux pas vivre comme cela."*

Allan pleurait maintenant. Il déchira la deuxième feuille en petits morceaux. Il attrapa la carabine, la chargea, et la plaça sous son menton. Ses doigts se croisèrent sur la détente. Il ferma les yeux. Des larmes tombèrent de ses joues et glissèrent sur le canon.

Allan sentit la langue de Rex caresser son bras. Il ouvrit les yeux et vit qu'il lui souriait, la tête penchée sur le côté. La pauvre bête l'aimait et l'aimerait toujours, pour ce qu'il était. Pas de jugements mais un simple amour inconditionnel. Si un chien en était capable, peut-être que d'autres êtres humains le pourraient aussi ? Et s'il devait aimer un

prince charmant plutôt qu'une princesse à froufrous roses, quelle importance ?

L'adolescent ne put retenir un rire.

Il se leva et partit dans sa chambre. Il fallait qu'il vérifie une dernière fois.

Le cauchemar était-il fini ? Il avait brûlé tous les livres maudits, après tout.

Il attrapa *Madame Bovary*, le seul livre qu'il n'avait pas touché. Il ouvrit les pages et commença à lire. Rien ne produisait. Rien, car Allan ne croyait plus aux histoires de Wolf, à ses intrigues décousues, à ses héros manipulés.

Éclairé par le soleil qui séchait ses larmes, Allan continua sa lecture. *Madame Bovary* était si réelle, si humaine.

Il déchira sa lettre de suicide, rangea la carabine, balaya les cendres et gratta la tête de son chien.

Ce n'était peut-être pas si mal d'être un personnage.

Sa main se posa sur son cœur.

*Il bat. Oui, il bat et il vit.*

Libéré, il caressa du pouce la couverture du livre.

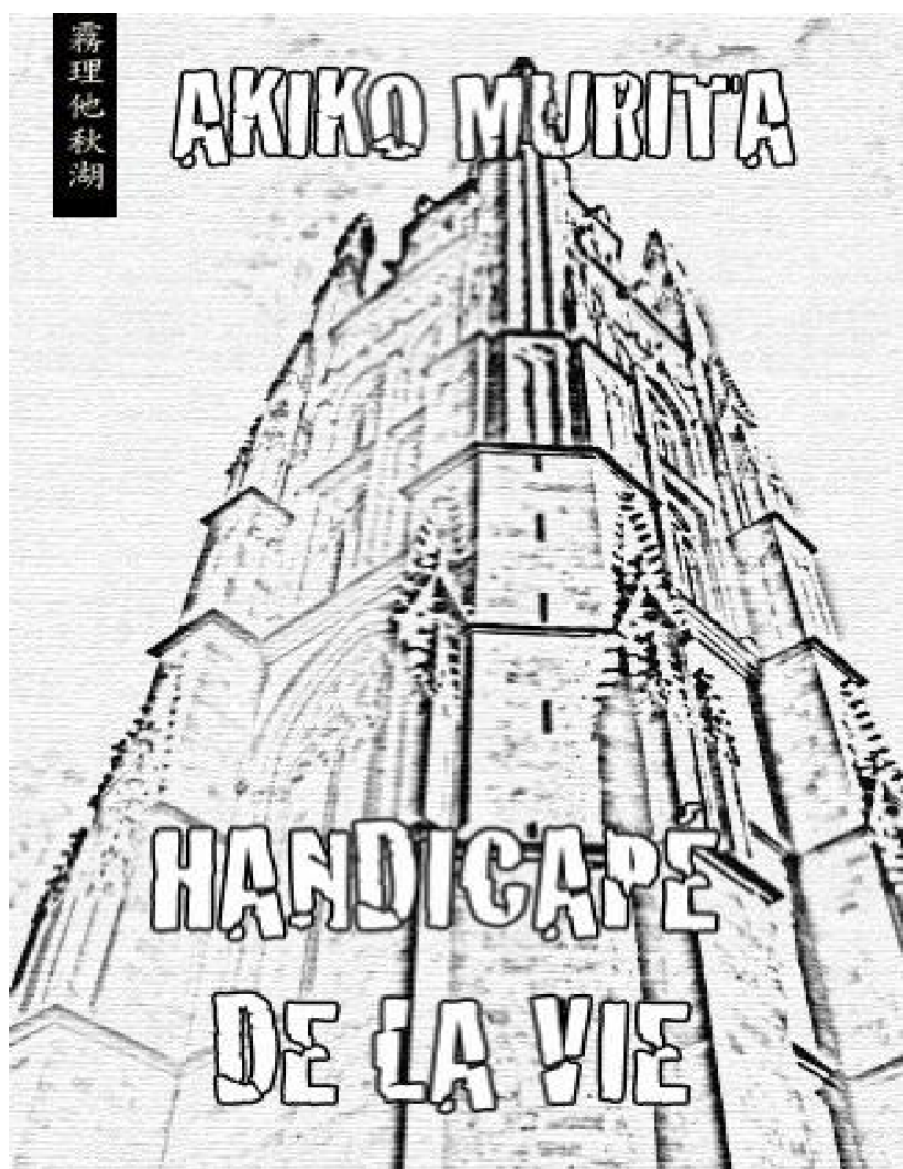
Une femme, la tête appuyée sur la main, attendait à sa fenêtre, figée dans un sourire désespéré. Une barrette dorée, araignée accrochée dans sa toile, soutenait ses cheveux noirs en un chignon qui exposait la nuque. L'auteur : Gustave Flaubert. Le titre : *Madame Bovary*.

Allan sut que, désormais, il allait devoir écrire sa propre histoire.

霧理他秋湖

AKIKO MURITA

HANDICAPÉ  
DE LA VIE



# Résumé

Un pauvre homme est renversé par une voiture. C'est le début pour lui d'une longue errance qui l'amènera à revisiter son passé et à regarder la vérité en face même s'il y a des évidences que l'on aimerait mieux oublier...

Dans cette nouvelle, Akiko Murita revisite à sa manière le thème du handicap. Vous aimerez lire les confidences remplies d'humour de cet anti-héros désabusé dont la méchanceté est la preuve ultime de son humanité...



# 1

Plus que deux heures avant l'arrivée du train.

Attendre est plus difficile que je ne le pensais.

J'ai tellement de choses en tête ! C'est un véritable tourbillon de pensées, de sensations, de sentiments qui me broie le cerveau. Même le café du « Bar de la Gare » (quel nom ridicule) n'arrive pas à me remettre les idées au clair.

Je crois que tout a commencé le soir de l'« accident ».

Lorsque j'ai vu la voiture foncer sur moi, je n'ai pas revu le film de ma vie. Pas vu ma naissance, pas vu mon adolescence, pas vu mon premier baiser avec la langue, pas vu cette bigote de Brigitte, pas vu notre mariage, pas vu notre divorce. Non, rien.

Se faire renverser par une voiture n'a rien d'extraordinaire. Bon, le plus dur, c'est bien sûr le choc du départ. Mais après, le temps s'arrête, on se sent décoller, les cheveux dans le vent, on fait trois ou quatre tours sur soi-même, on perd le compte tellement on plane. C'est une délicieuse sensation ! Je le conseille à tout le monde.

Évidemment, pour moi, la chute a été facile. J'ai eu le bon goût de me faire renverser sur un pont. Pas non plus sur n'importe quel pont, le Pont de Pierre qui enjambe la Garonne à Bordeaux. Vous savez, ce magnifique pont du XIXe siècle, construit sous l'ordre de Napoléon Ier. Quitte à mourir, autant le faire sur un lieu chargé d'histoire, non ?

Tout ça pour dire que l'atterrissage a été dans le genre « humide ». Plouf. La bouche pleine d'eau boueuse, la sensation d'être enveloppé dans un linceul glacé et humide, à la fois pleinement conscient et pleinement évanoui.

La suite, c'est le trou noir... Enfin... Plutôt le trou marron quand on pense à la couleur de l'eau. Tout ce que je sais, c'est que je me suis réveillé sur une berge, avec un goût terreux dans la bouche – dont je n'ai d'ailleurs toujours pas réussi à me débarrasser. Mon costume était irrécupérable, j'avais perdu une chaussure, j'avais froid et je ne savais pas où j'étais...

Vous allez me dire : « Qu'est-ce qu'un homme de votre âge faisait sur ce pont en pleine nuit ? » La réponse est évidente : cela ne vous regarde absolument pas. J'y étais. Point.

Un automobiliste a été suffisamment crétin pour me prendre en

stop et me ramener chez moi. On s'étonne après que les agressions à la personne augmentent ! Il faut vraiment être inconscient, excusez-moi, pour accepter de faire entrer dans sa voiture, en pleine nuit, un homme trempé de la tête aux pieds, puant la vase, et qui s'est littéralement jeté sous vos roues. Merci la bêtise humaine.

En rentrant chez moi, je n'ai même pas pris la peine d'essayer de laver mon costume, j'ai tout balancé à la poubelle, de la veste au caleçon. Et dire que j'avais tout nettoyé, tout était impeccable : rideaux repassés, poussière éradiquée, draps changés, cadavres de mouche évacués, moquette aspirée, nettoyée, aspirée encore et brossée. C'est sur la pointe de mes petits pieds nus que j'ai traversé le salon direction salle de bain. L'idée de souiller ma baignoire de boue ne me réjouissait pas mais aller me coucher sans me laver non plus...

Une rapide inspection dans le miroir m'apprit que mon corps n'avait subi aucun traumatisme, en apparence. J'étais presque déçu. Les hommes sont tellement fiers d'exhiber leurs balafres. J'étais incapable de dire où la voiture m'avait frappé. Ma peau était molle et flasque, mes os saillaient bravement, mes yeux rentraient dans leur orbite, mes rides ressortaient, bien blanches, sous la croûte de boue. Rien de particulier, en fait. Je crois que le pire était que je n'avais mal nulle part. Je me disais que j'étais sous le choc et que l'adrénaline anesthésiait mon corps. Je m'attendais à une journée difficile le lendemain. Je ne fus pas déçu.

Je dormis douze heures. Réveillé par ce poilu de Juppé qui s'était mis à me mordre le doigt. J'ouvris les yeux, sans déplacer mes mains, confortablement enlacées sur ma poitrine et j'observai mon chat s'acharner sur mon doigt. Il le léchait pour attendrir la chair, donnait des petits coups de dents puis resserrait plus fermement sa mâchoire en tirant vigoureusement sur sa proie. J'étais fasciné.

Juppé incarnait tout ce qu'aimaient les amoureux des chats. Il était indépendant, entrait et revenait quand il voulait, vous faisait comprendre que quoi que vous fissiez, vous n'étiez rien d'autre qu'un esclave nourricier. Je n'ai jamais aimé les chats. Celui-là encore moins que les autres. Je le hais d'autant plus que mon ex-femme l'adorait. Quand le divorce a été prononcé et que ma part du magot familial a été virée sur mon compte, je lui ai fait croire que je l'avais malencontreusement écrasé. Si vous aviez vu sa tête ! Tous ses liftings ont pété d'un coup ! Elle adorait tellement son siamois, pompeusement baptisé Joseph en hommage à son grand-père, un ancien militaire ayant fait fortune dans la vinasse. Pour elle, Joseph était mort. Pour moi, Juppé était né. De siamois de salon, il était devenu siamois d'égouts. De grand-père résistant, il est passé maire de Bordeaux. La consécration !

Je décidai de jouer un tour à ce matou mordilleur. Je me mis à grogner. Brièvement. Ses oreilles se dressèrent. Ses pattes s'agrippèrent à mon haut de pyjama. Il était pétrifié. Un nouveau grognement plus profond, plus guttural et plus long le convainquit que l'homme croquette n'était pas mort. Il sauta du lit, tomba sur la moquette et déguerpit en feulant. En voilà une douce manière de se réveiller. Je jetai un coup d'œil à mon doigt. Le petit vorace de Juppé n'y était pas allé de main morte ! Des lambeaux de peau s'ouvraient aux endroits où il avait enfoncé ses crocs. Heureusement, il n'avait pas mordu jusqu'au sang. A priori.

Il me fallut un effort surhumain pour sortir du lit. Mes membres étaient aussi durs que du bois. J'étais comme plâtré de la tête aux pieds. À tel point que je n'ai même pas pu plier les jambes et les laisser pendre de mon lit. Impossible de bouger. Je n'ai jamais été du genre souple mais à ce point-là... L'accident de la veille me revint en mémoire et un frisson glacé éclata dans mon dos. Et si j'étais paralysé ? Et si un morceau d'os de ma propre colonne vertébrale avait sectionné ma moelle épinière ? Non, tout, mais pas ça. Plutôt crever que de vivre dans un fauteuil.

C'est justement pour prouver que cela ne m'arriverait jamais que j'ai bêtement décidé de descendre du lit, comme si de rien n'était. Bêtement car à peine le deuxième pied posé sur le sol, je me vautrais de tout mon long, la joue gauche plaquée contre le parquet. Même pas mal. Non, vraiment, pas la moindre douleur. Juste l'immobilité du gisant.

Remis du choc, au bout de quelques secondes, je tentais de redresser la tête mais elle semblait collée au sol. Mes bras refusaient de m'obéir. C'était comme si j'avais utilisé toute mon énergie d'un coup, pour simplement tomber du lit.

Tout ce que je pouvais faire, c'était observer la poussière qui s'était accumulée sous mon sommier. Moi qui pensais avoir fait le ménage à fond... La multitude des formes des moutons de poussière me rappela mon enfance, lorsque je regardais les nuages et cherchais à quoi ils ressemblaient. La magie de ce moment nostalgique fut vite rattrapée par la brutale réalité. Je reconnus des poils de Juppé mêlés aux miens et à d'autres substances non identifiées. Qui pouvait imaginer que tout un écosystème pouvait se créer à l'intérieur de ces boules de saletés ? J'imaginais déjà une armée d'acariens affûtant leurs armes avec leurs huit pattes velues, prête à partir à la conquête de ma tête par la narine droite. Je sentais des picotements à l'intérieur de mes fosses nasales.

Je voulus me gratter le nez. Impossible de bouger. Plus rien ne répondait. C'était affreux.

Et si je restais dans cette position toute ma vie, condamné à vouloir me gratter le nez sans pouvoir le faire ? Et si on découvrait mon cadavre ainsi, vulgairement allongé sur le sol, puant la viande faisandée ? Je n'avais pas d'amis, pas de famille, je n'attendais pas de livraison, mes voisins m'ignoraient totalement. « Le drame de la solitude, le corps d'un homme de 54 ans a été retrouvé dans son

appartement deux mois après sa mort », titrerait Sud-Magazine.

Je voulais dire « merde » mais les mots, évidemment, restaient piégés dans mon cerveau. Il fallait que je garde espoir, que ma colère sourde nourrisse cet espoir de survie. Et si on me retrouvait avant ma mort – l'ironie de cette possibilité vient de me sauter au visage seulement maintenant – serais-je capable de vivre en fauteuil roulant ? Face à l'inconcevable, on est un peu plus concilient. J'avais mis de côté le « plutôt crever que de vivre handicapé ». Le succès du film avec ce noir et ce bourgeois me rassurait. Peut-être que quelqu'un pourrait s'occuper de moi ? J'étais riche – merci Brigitte. Je pourrais même organiser un casting, façon télé-réalité, pour trouver la perle qui allait s'occuper de moi. Je commençais à imaginer toute une série d'épreuves : nettoyer-habiller l'« handicapable » – on ne dit plus handicapé, ça fait vulgaire— les yeux bandés, nourrir le légume avec des plats végétariens, dévaler en fauteuil roulant la rue Sainte-Catherine le jour des soldes... De toute façon, je savais que j'étais trop vieux pour passer à la télévision le soir du Téléthron...

Bref, j'étais en train de m'endormir et mon esprit m'échappait.

Je me suis réveillé vingt-quatre heures plus tard. Je l'ai découvert seulement aujourd'hui en passant devant l'enseigne clignotante d'une pharmacie.

Quoi qu'il en soit, ce fut un extraordinaire soulagement pour moi lorsque j'ai pu bouger le bras et me gratter le nez. Les vieux – vous savez, ceux qui ont plus de 70 ans – disent qu'ils sont rouillés le matin. J'en ai fait la désagréable expérience ce jour-là. J'avais du sable dans chacune de mes articulations, il me semblait que chacune de mes fibres musculaires lâchait une à une, comme les cordes d'un violon, tendues à l'extrême.

En m'appuyant sur le lit, je parvins à me redresser.

Juppé m'attendait sur le pas de la porte. Ses yeux verts me défiaient, sa queue battait nerveusement de gauche à droite, avec la régularité d'un métronome. Il devait attendre sa pitance, le pauvre bougre ! Un miaulement à vous arracher les oreilles sortit de sa gueule aux dents pointues. Je lui répondis avec un long « mmmmmmmmm » tout aussi rauque qui le fit fuir dans la cuisine.

Juppé m'y avait laissé son cadeau habituel. Ce crétin de chat avait beau être doté d'une puce électronique pour entrer et sortir librement de l'appartement, il préférerait toujours déposer ses étrons dans sa litière. Je le soupçonnais de se retenir exprès toute la journée pour faire le plus gros tas possible et me regarder l'évacuer. J'allais encore devoir tout nettoyer, comme l'avant-veille, avant que je décide d'aller me « promener sur le pont ».

En même temps, une partie de moi le comprenait, je faisais partie de ce genre de personnes qui ne peut faire ses besoins que chez elles. Pas une seule fois, je ne suis allé aux toilettes au travail et encore moins chez des étrangers. Partager une telle intimité avec de parfaits inconnus, ce n'est pas ce que j'appelle avoir du style... Même lorsque je vivais avec Brigitte, j'utilisais les toilettes du haut et elle, celles du bas. On vivait dans une maison bourgeoise héritée de beau-papa...

Pendant que Juppé dévorait ses croquettes multicolores, je nettoysais sa litière avec minutie. Tout fut vidé dans un sac-poubelle propre et le bac fut inondé d'eau de Javel. Il ne servirait plus. Il ne fallut pas plus de quelques minutes pour que le siamois finisse sa gamelle. Juppé se jetait toujours sur sa nourriture comme la misère sur le monde. J'hésitais un instant sur l'attitude à avoir. J'avais oublié Juppé la dernière fois. Évidemment, j'étais sorti me promener sans

penser au fait qu'il pouvait revenir dans l'appartement comme il le voulait et tout saccager. Du bout du pied, je voulus le pousser hors de la cuisine mais le pauvre hère anticipa mon geste et sortit de la pièce en feulant. J'entendis le battant de la chatière se refermer derrière lui. Non sans mal, je la condamnais, le loquet était bien bas et je n'étais franchement pas d'humeur pour les acrobaties. En pensant qu'il allait revenir et miauler dans la cage d'escalier toute la nuit, je sentis un sourire poindre sur mon visage. Les voisins auraient enfin une bonne raison de me détester.

Comme la dernière fois, je décidai de me préparer à sortir. Je n'allai pas salir de la vaisselle et préparer moi-même un repas. L'argent rend fainéant, c'est un fait. Je ne mangeais que très rarement chez moi. De plus, j'avais nettoyé l'appartement à fond, je ne tenais vraiment pas à devoir recommencer. Les moutons de poussière sous le lit avaient beau me narguer, je n'avais pas le courage de m'y attaquer. Je n'avais qu'à me laver sommairement, m'habiller, et descendre les deux sacs-poubelle (celui de mon costume boueux et celui du chat) en bas de l'immeuble.

La toilette fut rapide. Je ne pris même pas le temps de me regarder dans la glace. Je n'avais pas vraiment faim mais il fallait que je fasse quelque chose. Après avoir jeté un rapide coup d'œil au judas de la porte pour m'assurer qu'aucun voisin ne croiserait mon chemin, je sortis sur le palier, verrouillai la porte derrière moi et me dirigeai vers l'escalier.

C'est là que je compris que quelque chose en moi avait changé. La rampe était devenue indispensable à mes déplacements. Les deux sacs-poubelle dans la main droite, j'avais l'impression d'avancer sur un bateau, l'escalier se balançait mollement, comme un serpent qui calcule sa trajectoire avant d'attaquer. Je fus obligé de descendre marche après marche, posant les deux pieds sur chacune d'elles. L'angoisse de croiser quelqu'un dans une situation aussi humiliante asséchait ma gorge. Mes pas résonnaient dans tout le bâtiment. Descendre les deux étages ne m'avait jamais paru aussi long. Je dus appuyer plusieurs fois sur le minuteur pour ne pas me retrouver dans le noir le plus absolu. « C'est donc ça vieillir. Allumer autant de petites lumières, le long du chemin, pour ne pas sombrer », me dis-je en appuyant une fois de plus sur l'interrupteur.



Le soleil m'aveuglait. La chaleur irradiait du sol. Les crottes des chiens du voisinage semblaient cuire sur le trottoir. Je pestais intérieurement. Pourquoi faillait-il qu'il fasse si beau, si chaud, surtout aujourd'hui ? Cela n'allait pas me faciliter la vie. Une fois passé au local poubelles, je devais marcher sur cinq cents mètres, prendre trois rues différentes, pour atteindre ma cantine quotidienne. Sans me préoccuper de l'agitation autour de moi, je traçais mon sillon. Les gens descendaient dans le caniveau pour me laisser passer. Malgré mes efforts, je sentais bien que je titubais quelque peu. Je voyais vaguement leurs visages se crispier, faire la grimace sur mon passage. Dégoût ? Peur ? Je ne saurais le dire. Je m'étais déjà douché la veille, non l'avant-veille, zut, je n'avais pas eu le courage de recommencer.

Le Bistro Romain m'apparut enfin. Quatre lettres de l'enseigne, le t, le R, l'o et le m, clignotaient frénétiquement, un faux contact électrique à l'évidence. Je me dis *in petto* que le lieu commençait vraiment à perdre de sa superbe. Une occasion de se plaindre en plus. Quand on est seul et vieux, se plaindre est un des rares plaisirs qui ne coûte rien et donne l'illusion d'avoir encore des relations avec le monde extérieur.

Je poussais de toutes mes forces la porte et me dirigeais avec toute la dignité dont j'étais encore capable vers ma table habituelle. Coincée au fond de la salle, entre la porte des toilettes et celle de la cuisine, c'était le parfait poste d'observation dont j'avais besoin. Personne ne venait me faire la conversation et je pouvais critiquer à loisir mes contemporains.

Je n'avais pas la moindre idée de l'heure qu'il pouvait être mais quand on est un client comme moi, c'est-à-dire, pénible, aigri mais fidèle, on peut se permettre à peu près n'importe quoi.

À peine m'étais-je assis que mon serveur vint à ma rencontre. Le cheveu gominé, rasé de prêt, la cicatrice d'un ancien piercing à l'arcade sourcilière, une chemisette blanche dont la courte manche ne dissimulait pas un tatouage autour du biceps, un pantalon noir moulant à l'entrejambe, il incarnait la parfaite petite tapette bordelaise. Je l'aimais bien. C'était le seul qui avait compris qu'on n'avait rien à gagner à me parler. J'en avais, d'ailleurs, fait virer trois autres sous des prétextes variés. Si le client est roi, moi, j'étais maître du monde.

Le rituel avait toujours été le même. Il s'approchait et attendait.

Sans me saluer, ni demander de mes nouvelles. Je faisais semblant de lire la carte pendant un temps qui variait entre une et cinq minutes pour, invariablement, lui dire que je prenais le plat du jour. Romain partait sans dire un mot en cuisine. Bon, j'écris Romain mais je n'ai pas la moindre idée du vrai prénom de ce jeune garçon. J'appelle tout le monde Romain là-bas. Les serveurs, les serveuses, le barman, les plantes vertes... Ils n'avaient qu'à ne pas appeler ce lieu le Bistro Romain.

Dans toute relation de couple, il y a un moment où la magie retombe et où la réalité refait surface. Entre Romain le pédé et moi, la magie disparut lorsque je voulus prononcer ces simples mots : « Plat du jour ». Même pas des mots. Trois syllabes. Simultanément, j'ouvris la bouche, m'entendis bafouiller « AAAAAaaa uuuuuu ouououourrrr », sentis une flaque de bave déborder des mes lèvres et tomber sur mes cuisses. Je crois bien que je n'ai pas eu honte.

Romain n'a même pas réagi. Il a simplement répété : « un plat du jour pour monsieur » avant de partir transmettre ma commande. C'était la première fois que j'entendais le son de sa voix. Je n'ai pas aimé la manière dont il a fait siffler le « s » de « monsieur ». Aussi discrètement que possible, j'essuyais ma bouche et mon pantalon avec la serviette de table. Voyant que j'étais seul dans le restaurant, j'essayais de me parler à moi-même, chuchotant : « les chaussettes de l'archiduchesse sont sèches et archisèches ». Je ne réussis qu'à sortir un vague : « ooooooooo aaaaaa uuuuu èèèèè ii èèèè » comme si ma bouche entière avait subi une injection massive d'anesthésiant chez le dentiste, pour une extraction totale. Paralysé, boiteux, aphasique et baveux, le plongeon dans la Garonne avait laissé des séquelles. Ce fleuve n'était pas connu pour être le plus propre de France. Je pestai contre les engrais, la pollution, les eaux usées, les poissons, Dieu – par principe – et le réchauffement climatique lorsque mon assiette arriva sous mon nez.

« Fricassée de cervelle d'agneau. »

Je jure que je sentis mes pupilles se dilater. Je n'avais jamais rien vu de plus appétissant. La salive envahit de nouveau ma bouche, un frisson de plaisir fit le yoyo de ma tête à mes pieds, une douce chaleur rayonna de mon plexus solaire. J'engloutis mon assiette.

Lorsque Romain fit son apparition pour débarrasser, ce fut avec une joie non dissimulée que je m'entendis articuler « encore » et sans débordement muqueux, s'il vous plaît !

La salle se remplissait petit à petit en même temps que mon estomac. En attendant ma fricassée-bis, je jetai un coup d'œil autour de moi. Des couples d'amoureux, messieurs en bermuda, polo moulant, lunettes de soleil à l'encolure, mesdames en robes mal coupées, bretelles de soutien-gorge apparentes, bouches-ventouses

peintes en rouge. Bref, des bobos bordelais.

Une petite fille blonde entra avec sa mômman. Comme par hasard, elles s'installèrent juste à côté de moi. Les meilleures places étaient prises. Je croisais à plusieurs reprises le regard vide de la gamine. Elle ne parlait pas, elle piaillait. Une litanie ininterrompue de babillages inintelligibles à elle toute seule. J'ai toujours détesté les enfants. Garçons comme filles, d'ailleurs, ne soyons pas sexistes. Ce sont des coquilles vides qui vous vampirisent. Ils prennent votre amour, votre temps et avant que l'on s'en rende compte, ils vous ont pris la moitié de votre vie. C'est notamment pour cette raison que Brigitte m'a quitté. J'ai volontairement subi une vasectomie à l'âge de 21 ans, le jour de ma majorité. L'idée d'être responsable de l'enfantement d'un autre humain me révoltait. Bien sûr, j'ai été honnête avec Brigitte. Je le lui ai dit au moment opportun. Deux ans après notre mariage, le jour où elle a hérité de la fortune familiale.

Lorsque ma deuxième assiette arriva, je fis un gentil sourire à la petite fille. Elle me le rendit de tout son cœur. Je piquais un morceau de cervelle, m'assurais qu'elle m'observait toujours et le léchait amoureusement avant de l'engloutir. Elle en resta bouche bée. Elle ne parla plus jusqu'à la fin du repas. Vieux : 1. Enfant : 0.

Après quatre assiettes, je me décidais à quitter le restaurant. Comme d'habitude, je payais sans demander l'addition. Après une brève hésitation, je décidai de vider mon portefeuille sur la table. Des billets rouges, verts, bleus... Je n'allais plus en avoir besoin. Je conservais quelques pièces de monnaie, au cas où. Finalement, j'étais bien content de ne pas avoir pris mon portefeuille pour ma virée nocturne sur le pont. J'avais eu trop peur de me faire agresser.

En me levant, je me rendis compte avec satisfaction que je ne boitais plus et que j'avais les idées claires. Rien de tel qu'un bon repas.

J'ai toujours évité de me balader dans Bordeaux en pleine journée. C'est une belle ville, oui. Quand on ne fait qu'y passer. Y vivre est une autre histoire. Tous ces anciens bâtiments noircis par la pollution, toutes ces rues plus ou moins étroites, toujours bondées de badauds désabusés, fuyant leur propre fin. Cette atmosphère finissait par déteindre sur vous, forcément.

Plus j'avancais, plus le monde autour de moi disparaissait, le bourdonnement vibrant des voitures, les conversations convenues, les personnes pressées... Loin, très loin... Le livre des souvenirs et des regrets s'ouvrait en moi et commençait à y déverser son venin.

Je devais lutter contre cela, mes pas se firent plus rapides, je savais où je voulais retourner, une dernière fois. La Tour Pey-Berland. Ce monument gothique du XVe siècle s'élevait à plus de soixante mètres de hauteur. Parfait. Les sculptures des gargouilles me regardèrent entrer dans la tour.

5,50 euros. Les chiens.

Il fallut quelques secondes pour que mes yeux s'habituent à l'obscurité. Une douce odeur d'humidité et de moisissure parvint à mes narines. Je gonflais mes poumons, prêt à me lancer à l'assaut de la tour. Seules les dix premières marches sur les deux cent trente-six étaient visibles.

Je me mis à les compter. Une, deux, trois... Pour m'empêcher de penser... Quatre, cinq, six...

J'avais fait la même chose sur le pont, l'avant-veille. J'avais tout compté, les arches, dix-sept, les lampadaires, trente-deux, je compte toujours tout quand cela ne va pas. Le pont était une version horizontale de la tour mais le cheminement était le même qu'aujourd'hui. Le même que maintenant.

Trente-six, trente-sept, trente-huit...

Brigitte et moi étions montés au sommet de la tour, au tout début de notre relation, sur un coup de tête. Je l'avais tout de suite suivie. Je me souviens de ses cheveux noir corbeau ondulants et rebondissants contre son dos à chaque fois qu'elle montait une marche. Elle s'était retournée régulièrement pour voir si j'arrivais à la suivre. Elle avait toujours un gentil mot d'encouragement. Je crois que nous nous sommes embrassés, une fois arrivés en haut.

Cinquante-deux, cinquante-trois, cinquante-quatre...

Elle n'a jamais pu me refuser quoi que ce soit. C'est ce qui a tout gâché. Je suis un profiteuse fini. Dès que l'on flatte mes plus bas instincts, ils ressurgissent, bien malgré moi, je vous assure. Le jour où elle m'a avoué que ses parents étaient riches et possédaient quelques châteaux dans le bordelais, l'amour que j'avais pour elle s'est envolé. Elle avait soufflé la flamme. L'argent détruisait tout et faussait même les plus belles relations. C'est à partir de là que j'ai commencé à échafauder mon plan. Elle était si naïve.

Cent ! Cent un, cent deux...

Je suis devenu un monstre. Je l'ai fait souffrir, volontairement, jusqu'à ce qu'elle craque et demande le divorce. Vingt-deux ans de maltraitance conjugale. On ne divorçait pas à l'époque. Le mariage représentait réellement quelque chose. On avait mal, on se disputait, on se détestait mais on fermait sa gueule devant beau-papa et belle-maman, lors des repas dominicaux. Elle a fini par craquer, évidemment. Je suis arrivé à mes fins. Je me suis détruit à travers elle.

Cent vingt-deux, cent vingt-trois, cent vingt-quatre...

Ensemble dans cette tour... Je n'oublierai jamais la douceur de sa voix, résonnant dans l'espace exigu de cet escalier en colimaçon.

« Ça va mon chéri ? Tu veux que l'on fasse une pause ? »

*Bri... Brigitte ?*

J'étais arrivé au premier palier.

Une mère et son enfant étaient là, elle lui demandait s'il voulait poursuivre. Le garçon tenait une canne, il avait la tête basse et s'appuyait sur ses genoux pour reprendre sa respiration. Il la rassura. En me voyant, elle me dit :

« Vous pouvez passer devant, nous en avons pour un petit moment. »

Je hochais la tête sans un mot et repris mon ascension.

Cent cinquante-deux, cent cinquante-trois, cent cinquante-quatre...

Je bouillais intérieurement. J'aurais préféré être seul, à ce moment-là. Qu'importe. Ils finiraient bien par le savoir, comme le reste de Bordeaux. Ils venaient de perturber mes plans. J'accélérai le pas.

On ne me trouverait pas de circonstances atténuantes. J'étais un vieux salaud misanthrope. J'étais venu au monde juste pour le faire chier. Le malheur des autres m'amusait, mais j'avais du mal à l'assumer. Quand on est seul, chez soi, avec le chat d'une autre, la vacuité de cette existence vous assaille et on ne voit pas beaucoup d'autres possibilités pour s'en sortir.

Deux cent trente-quatre, deux cent trente-cinq, deux cent trente-six...

Le sommet, enfin, le ciel vertigineux, les toits de Bordeaux, à l'infini, ondulant comme les vaguelettes d'un lac alpin, le soleil, dardant ses rayons sur ma nuque, le vent frais, s'engouffrant dans mes

cheveux, ces grilles de protection, barrant le passage. Je crois que j'ai hurlé.

Pourquoi avait-on mis ces grilles ? Justement pour m'empêcher de faire ce que j'avais prévu. Il n'y avait pas de failles. Il m'était impossible de franchir le parapet. Crétins de bureaucrates. On ne pouvait même plus se suicider comme on le souhaitait !

D'abord le pont, maintenant, la tour.

Vous l'avez compris si vous avez un brin de jugeote. Il n'y a jamais eu d'accident de voiture. Je voulais sauter moi-même du Pont de Pierre mais quand j'ai vu le 4x4 arriver, je n'ai pas réfléchi et je me suis mis au milieu de la route. Je n'avais pas prévu que ce monstre de métal allait m'éjecter comme une poupée de chiffon par-dessus bord. Je n'avais pas non plus prévu que j'allai survivre.

— On y est ! Tu l'as fait ! Ça va ?

— Je sens mon cœur battre jusque dans ma tête !

Les individus du premier étage m'avaient rejoint. C'était le bouquet ! Je tapais du poing contre la grille.

« Qu'est-ce que j'entends ? » demanda le garçonnet à sa mère, essoufflé par la montée.

Je fis volte-face et le vis. Il portait un bermuda marron, un T-shirt avec un héros de dessin animé quelconque et des lunettes de soleil. Je pensais un instant qu'il fallait être sacrément stupide pour garder des lunettes de soleil à l'intérieur de la tour. J'allai leur faire aimablement partager le fruit de cette réflexion lorsque je compris. Le garçon tenait une canne blanche à la main. Il était aveugle.

« Ce n'est rien, mon chéri, c'est le monsieur de tout à l'heure. Tu as réussi. Tu te rends compte ? Je suis fière de toi. Allez, respire un bon coup. »

Leurs sourires m'insupportèrent.

« Pourquoi ? demandai-je. Pourquoi faire monter une tour à un gamin aveugle ? Quel genre de mère êtes-vous ? »

Elle haussa les sourcils, plus surprise que je puisse m'adresser à elle que par le ton de ma voix. Le gamin éclata de rire.

— Elle m'a laissé monter parce que j'en avais envie ! répondit-il.

— Quel intérêt ? Tu n'es pas monté pour la vue tout de même ?

— Bien sûr que non ! Heu, je suis non-voyant au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

L'insolent ! Les jeunes ne respectent plus leurs aînés !

— Pourquoi alors ?

Il haussa les épaules.

— Pour l'aventure. Pour réussir quelque chose. Qu'importe la vue !

— C'est pourtant pour la vue que la plupart des gens viennent ici.

— La vue n'est pas l'essentiel. Avez-vous senti la douceur des marches sous vos pas ? Avez-vous remarqué comment le passage des

gens a poli la pierre ? Avez-vous senti la rugosité des murs ? Avez-vous remarqué l'odeur de bois de chêne au premier étage ?

— Non.

Il éclata de rire et inspira à pleins poumons.

— En fait, ce que j'aime, c'est que cela me fait sentir vivant !

J'étais incapable de répondre, ces mots rebondissaient sous mon crâne, comme des chauves-souris affolées par un son suspect. Je les bousculai en empruntant l'escalier. Les jours précédents me revenaient en mémoire. L'accident. L'eau boueuse dans ma bouche. La paralysie au pied du lit. Les grimaces des gens sur mon passage. La fricassée de cervelle. Le sommet de la tour où je suis arrivé sans encombre, sans le moindre essoufflement, tout simplement parce que je ne respirai plus depuis deux jours.

Je plaçai une main sur ma poitrine. Rien.

Les marches défilaient sous mes pieds.

Je posai deux doigts sur mon poignet. Rien.

Je ratai un virage, mon épaule s'écorcha sur le mur, aucune douleur.

Je tâtai mon cou, à la recherche de la carotide. Rien.

Mon cœur ne battait plus. J'étais mort.

Je sortis en trombe de la tour et hurlai ma haine au monde entier.

Sur le trajet menant à la gare, j'ai eu le temps de me calmer. J'ai fait 6456 pas.

J'ai dépensé le peu qu'il me restait en achetant un stylo, du papier à lettres et en commandant un café au « Bar de la Gare ».

Mon train va bientôt arriver. Il faut que je me dépêche.

Je ne sais pas pourquoi j'ai écrit tout cela. Peut-être pour que vous me compreniez. Quoi qu'il en soit, sachez que je suis apaisé.

Vous allez peut-être vous dire que je suis fou, de me croire mort. Je m'en moque. À bien y réfléchir, je crois bien que je n'ai jamais vécu.

Je remercie ce jeune garçon aveugle. Oserai-je dire qu'il m'a ouvert les yeux ? J'ai longtemps accusé les personnes qui m'entouraient, notre vie moderne, l'argent... Ils n'ont pas causé ma perte. Mon malheur, je l'ai construit de mes propres mains, jour après jour, égoïstement, en multipliant les mesquineries gratuites. J'ai choisi ma perte. Ce jeune garçon, lui, a choisi de vivre. Ce n'est pas lui le handicapé, c'est moi. Je suis un handicapé de la vie. Je ne sais tout simplement pas y faire.

L'horloge de la gare m'annonce que l'heure fatidique approche. Deux minutes. Trois mille six cents secondes. C'est fou ! Elle est tellement monumentale que l'on peut voir la grande aiguille bouger. Douze numéros. Soixante petites marques triangulaires, le compte est bon.

Tiens, j'entends le train, au loin.

Je ne pourrais pas compter les wagons, ce n'est pas grave.

Je dois y aller. Je m'en voudrais de le manquer.

D'autant plus qu'il ne s'arrête pas dans cette gare.

Pardon.

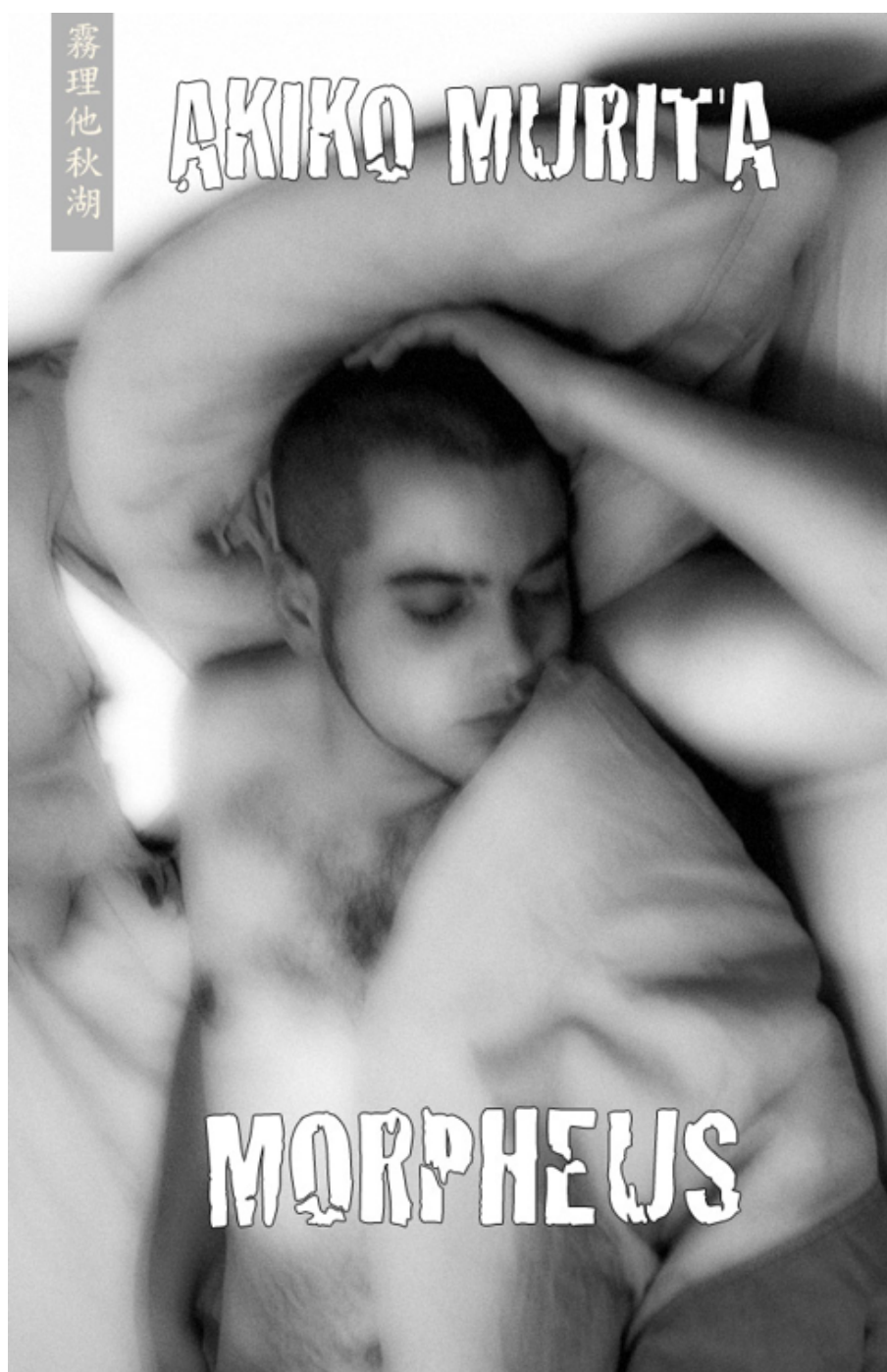
Albert Lazarus.



霧理他秋湖

AKIKO MURITA

MORPHEUS



**Akiko Murita**

## **Morpheus**

Un jeune homme dort et... ne se réveille plus malgré l'intervention de sa meilleure amie, Cassandra, et du petit ami de celle-ci, le beau et ténébreux, Greg.

## Chapitre

# 1

6 h 59.

Ils dormaient paisiblement, encore.

Greg était couché en position fœtale, les doigts de sa main droite légèrement appuyés sur ses lèvres pleines. On aurait pu croire qu'il suçait son pouce.

A ses côtés, Cassandra s'étalait. Les jambes écartées, les bras au-dessus de la tête, elle ronflait légèrement, la bouche grand ouverte.

\*

7 heures.

« Wake me up ! Before you go-go » emplît la pièce à en faire vibrer les carreaux de la fenêtre. Georges Mickael en personne semblait hurler au milieu de la pièce.

D'une main lourde, Cassandra arrêta le réveil. Lentement, elle se redressa, la trace de l'oreiller marquant encore sa joue, s'assit sur le bord du lit et se frotta longuement les yeux.

Derrière elle, Greg remua sous la couette. Il ronchonna :

— Tu ne peux pas baisser le son du réveil, non ?

— Soit je mets le son à fond, soit j'attends un prince charmant pour me sortir du sommeil et je ne crois pas qu'il soit disponible à cette heure-ci. Il est trop occupé à profiter de son jour de repos.

Elle lui donna un coup de poing dans les côtes.

Greg murmura un reproche inaudible et passa la couette par dessus sa tête.

En gémissant, Cassandra mit ses chaussons et quitta la pièce. Direction : cuisine. Au passage, elle frappa à la porte de Morgan, son colocataire et ami d'enfance. Ils faisaient les mêmes études et avaient décidé de vivre ensemble. Ce n'était que bien plus tard que Cassandra, Cass pour les intimes, avait rencontré Greg. La cohabitation de ce

*ménage à trois* posait bien des problèmes.

— Morgan. Lève-toi, c'est l'heure !

Elle partit sans attendre de réponse.

Arrivée à la cuisine en traînant des pieds, elle fut accueillie par Cheyenne, la chienne de Morgan. C'était une femelle labrador noire qui portait toujours un collier en cuir rouge autour du cou. Morgan y avait lui-même gravé son nom.

Cassandra lui gratta la tête affectueusement.

\*

7 h 15.

Elle venait de finir de prendre son petit déjeuner et Morgan n'était toujours pas levé.

Elle rouvrit la porte de la chambre de son meilleur ami et déclara :

— Morgan, je vais me doucher. T'as intérêt à être levé quand j'aurai fini, sinon tu vas voir tes fesses !

\*

8 heures.

Elle sortait de la salle de bain, resplendissante. Elle avait réussi à dompter sa chevelure de lionne à grand renfort de laque et crème lissante. Ce matin, elle avait opté pour une robe noire toute simple. Une ceinture rouge vif marquait sa taille de guêpe.

Elle se rendit à la cuisine, pensant y trouver Morgan. Il n'était toujours pas levé.

— C'est pas vrai !

Les dents serrées, elle ne prit même pas la peine de frapper. Elle entra dans la chambre de Morgan, ouvrit la fenêtre et les volets. L'air froid et la lumière grise de ce mois de novembre emplirent la pièce. Elle se retourna vers son ami, les bras croisés sur sa poitrine que l'on devinait généreuse.

— Allez grosse larve, on se lève maintenant !

Morgan était couché sur le côté, son bras droit pendait dans le vide.

— Oh ! Morgan ! T'es sourd ou quoi ?

Pas de réaction.

— Morgan ?

Elle s'approcha, le prit par les épaules et le secoua sans retenue.

— Morgan ! Morgan !

Ses appels ressemblaient à des cris.

Toujours pas de réaction.

— C'est pas fini ce bordel ? Certains essaient de dormir ici !  
s'exclama Greg en entrant à son tour dans la pièce.

Il était torse nu et plissait les yeux à cause de la lumière du jour. Son slip Calvin Klein, bien rempli, ne laissait pas beaucoup de place à l'imagination.

Cassandra le regarda, les yeux emplis de larmes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Je crois que Morgan est mort.

## Chapitre

# 2

8 h 59.

Morgan dormait paisiblement. Un sourire éclairait son visage serein. Le drap avait glissé dans son sommeil et dévoilait son dos nu et musclé. On voyait à peine la naissance des fesses. A ses côtés, une autre personne dormait paisiblement dans le lit.

9 heures.

« Somewhere... Over the Rainbow... » s'échappa du radioréveil et vint caresser les oreilles du jeune homme qui s'étira longuement en gémissant de plaisir.

D'une main légère et délicate, il éteignit l'appareil.

Il sortit du lit, sautilla jusqu'à la fenêtre, l'ouvrit et poussa les volets. Une douce lumière envahit la pièce, il inspira à pleins poumons, gonflant ses pectoraux, le corps parcouru de frissons. Il aimait cette douce sensation hivernale.

— Bonjour, vous.

Morgan se retourna vers la voix.

— Tu as bien dormi mon chéri ? demanda-t-il.

— Avec toi, toujours mon amour ! répondit Greg avec un large sourire.

\*

— Il est bien souriant ton mort. Il doit faire un sacré rêve, remarqua Greg en montrant Morgan du pouce. Et si j'en juge parce que ce que je vois là, il ne rêve pas de Dora l'exploratrice.

— T'es con parfois, je te jure !

Cassandra le repoussa, tira pudiquement le drap sur l'entrejambe de son ami et posa une main sur son torse.

— Mais je ne sens pas son cœur battre !

Greg lui prit la main et le décala sur la droite.

— De ce côté-là, tu le sentiras mieux.

Cassandra soupira de soulagement.

— Je suis rassurée...

Elle se tut deux secondes et pinça Morgan pour le faire réagir.

— Mais pourquoi il ne se réveille pas cet idiot ?

— Laisse-moi faire. Il nous fait une blague.

Greg éloigna Cassandra un peu brusquement et s'assit, à cheval, sur le corps de Morgan. Cassandra se dit qu'elle avait décidément bien fait de lui acheter ce slip. Il moulait parfaitement ses fesses de sportif. Greg leva la main et donna une gifle à Morgan.

— Réveille-toi !

Alors que Greg s'acharnait de plus en plus sur Morgan à en faire grincer les ressorts du matelas, Cassandra remarqua quelque chose au pied du lit : des bougies consumées formant un cercle et une aiguille dont la pointe portait une goutte de sang séché.

— Greg, arrête, ça ne sert à rien.

Il regarda Cassandra, un peu déçu, et donna une dernière gifle à Morgan, pour la forme.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda-t-il, le visage rougi par l'effort.

Cassandra ramassa une bougie et commenta :

— Il a encore joué aux apprentis sorciers. Il faudrait qu'il arrête de se prendre pour Willow.

— Willow ?

— Oui, tu sais, la copine sorcière de Buffy. Depuis qu'il a découvert qu'il a des pouvoirs magiques, il est tellement obsédé qu'il fait n'importe quoi.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On appelle Poudlard pour un cours de rattrapage ?

— Je ne sais pas...

Elle regarda machinalement autour d'elle. Des posters de Buffy contre les Vampires, d'Angel ornaient les murs. Sur le bureau de son ami, à côté de l'écran de l'ordinateur, une photo de la mère décédée de Morgan rappelait son enfance douloureuse. Les yeux de Cassandra tombèrent accidentellement sur le radioréveil.

— Merde !

— Tu as une idée ?

— Non, je dois justifier notre absence à la fac ! Le module de ce matin est obligatoire. Reste avec lui, je m'occupe de ça.

— Mais je ne veux pas rester avec lui !

— Tu as peur de quoi ? Il dort ! Même une super gaypride dans sa chambre ne le réveillerait pas ! Regarde-le !

Greg fit la moue, vexé. Cassandra leva les yeux au ciel et sortit. Il cria dans son dos :

— Hé, Cass, ne raconte pas que ta grand-mère est morte ! C'est la

troisième fois ce mois-ci, ils vont commencer à trouver ça louche !

Greg regarda Morgan. Il avait l'air heureux, insouciant, avec ses cheveux blonds et courts, toujours en pétard, ses yeux malicieux, son torse imberbe et attirant. Greg se racla la gorge, changea de position et s'assit à côté de lui, sur le lit.



## Chapitre

# 3

*Morgan a les bras autour des épaules de Greg. Ce dernier était légèrement plus grand que lui. Morgan adorait lever la tête pour le contempler. Il se mit légèrement sur la pointe des pieds et l'embrassa tendrement. Il lui murmura :*

*— On a pris notre petit déjeuner, on a ...*

*Morgan se frotta à son homme avec un sourire coquin.*

*— ...ramassé la savonnette sous la douche, compléta Greg.*

*Morgan sourit.*

*— Si tu appelles ça comme ça...*

*Morgan lâcha son ami et se dirigea vers son armoire.*

*— Maintenant le plus important : le choix de la tenue !*

*Morgan posa en vrac des dizaines de vêtements sur le lit et essaya différentes combinaisons, guettant la réaction de Greg.*

*Tenue 1. « Formidable. »*

*Tenue 2. « Merveilleux. »*

*Tenue 3. « Epoustouflant. »*

*Morgan fit la grimace.*

*— Comment veux-tu que je me décide si tu me trouves toujours beau ?*

*— Tu es plus que beau.*

*Morgan haussa les épaules et tenta une dernière combinaison : chemisette bleue à rayures et pantalon orange.*

*— Ravissant.*

*Morgan pesta.*

*— T'es chiant à la fin, tu le fais exprès ou quoi ?*

*En disant cela, il remarqua un drôle d'objet sur le lit, au milieu de ses vêtements. Il fronça les sourcils et le ramassa. C'était un collier de chien. « Cheyenne » est inscrit dessus.*

*— Cheyenne ?*

*Le visage de Greg se ferma. Morgan ne semblait pas réaliser le sens de ce mot.*

— *Qui est Cheyenne ?*

\*

La chienne réagit aussitôt, comme si elle avait entendu l'appel de Morgan à travers son rêve, elle sauta sur le lit et lécha le visage de son maître.

\*

*Morgan essuya ses joues et sentit ses mains. L'odeur familière de son animal raviva sa mémoire. Le charme faiblissait, les souvenirs remontaient à la surface. Il appela :*

— *Cheyenne ! Cheyenne !*

*Il regarda Greg.*

— *Greg, où est Cheyenne ?*

*Celui-ci fronça les sourcils.*

## Chapitre

# 4

Greg vit Cheyenne sauter sur le lit.

— Qu'est-ce qui lui prend à celle-là ?

En attendant sa petite amie, il s'était rapidement habillé et avait allumé l'ordinateur pour jouer une partie de solitaire.

Cass entra dans la chambre.

— Ca y est, tout est réglé. Si on te demande, tu dis que les pneus de ma voiture ont crevé.

— Depuis quand tu as une voiture ?

— Depuis que mon petit ami a décidé de me prendre la tête. Heu, que fait Cheyenne sur le lit ?

— Je n'en sais rien, elle a sauté sur lui, d'un seul coup, comme ça.

Cassandra s'approcha de Greg et regarda l'ordinateur.

— Tu as fait des recherches ? Tu as trouvé quelque chose ?

— Non, non, je...

Il cliqua frénétiquement sur la croix rouge de fermeture de la fenêtre. Pas assez vite...

— Super, Morgan est à l'article de la mort et toi tu joues au solitaire !

— Il dort. Et puis qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Que je consulte le livre des ombres ?

— Tu es insupportable dès qu'il s'agit de Morgan. Tu es jaloux ou quoi ?

— Ecoute, Cass... Excuse-moi, je ne voulais pas...

Elle l'ignore et alla au chevet de son ami. Elle ramassa les bougies tout en parlant :

— Il a utilisé une aiguille... Il n'y a pas de poupée. Bon, au moins il ne s'est pas remis au vaudou.

Cassandra prit la main de Morgan et la retourna pour l'observer de près.

— Qu'est-ce que tu fais ? Ma puce ?

— Je cherche une trace de piqûre. Et arrête de m'appeler « ma puce ». C'est ridicule.

Greg se leva pour mieux observer la scène.

— Ca y est, il s'est piqué le doigt avec cette aiguille.

Elle lui montra la marque.

— Pour quoi faire ?

Elle haussa les épaules et regarda Cheyenne qui avait posé la tête sur le torse de son maître.

\*

— Où est Cheyenne, Greg ?

— Tu n'as pas besoin d'elle puisque je suis là.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Cheyenne ?

Greg écarta les bras, planta son regard sombre dans les yeux de Morgan.

— Viens dans mes bras. Ne pense pas à Cheyenne.

Morgan sentait la peur l'envahir. Il voulait partir en courant mais ses jambes refusaient de bouger.

— Mon Dieu et... et Cassandra ?

— Qui ça ? Viens dans mes bras, je te dis ! J'ai envie de toi.

Greg s'avançait vers lui, un sourire carnassier accroché au visage, la main qui allait et venait sur son entrejambe.

— Arrête tes conneries, Greg ! Où est Cass ?

Le ton de Greg se fit plus glacial, comme s'il avait compris qu'il n'arriverait pas à ses fins.

— Elle était jalouse de notre relation.

— Qu'est-ce que tu...

Il s'avançait toujours et Morgan ne pouvait toujours pas bouger.

— Elle ne pouvait pas faire obstacle à notre amour. Je m'en suis débarrassé.

— Débarrassé ? demanda Morgan, interloqué.

— Elle n'a pas souffert. Enfin, pas trop.

Morgan réussit enfin à bouger. Il se précipita hors de la pièce.

— Cass ! Cass ! Où es-tu ?

Il courut jusqu'à la chambre de sa meilleure amie et ouvrit la porte. Elle était là, de dos.

— Cass ?

Il s'avança lentement vers elle, hésitant.

Elle se retourna. Ce n'était plus Cassandra. C'était Greg. Il tenait un couteau de boucher à la main.

— Bienvenue dans mon monde. On va jouer un petit peu.

\*

Morgan s'agitait dans son sommeil, le rêve virait au cauchemar. Il murmurait, paniqué : « Cass... Cass... »

— Je suis là, Morgan, tout va bien.

Elle tourna la tête en direction de Greg :

— Il s'agite, il souffre ! Il faut faire quelque chose !

Même Greg avait l'air inquiet désormais. Morgan s'agitait de plus en plus, il secouait sa tête de gauche à droite. Son oreiller bougea légèrement. Cassandra remarqua quelque chose, juste en dessous.

Elle souleva l'oreiller et y trouva une feuille de papier.

Elle lut à voix haute : « La vie n'est pas un conte. Je dormirai comme le souhaite la dernière fée mais je n'ai pas besoin du fils du roi ni d'un fuseau pour retrouver Morpheus. »

Elle interrogea Greg du regard, perplexe.

— Quel est le rapport entre ça et une aiguille ensanglantée ?

Greg se retourna vers l'ordinateur et commença à taper au clavier.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je consulte le plus grand livre de sorcellerie au monde.

— Lequel ?

— Google.

## Chapitre

# 5

*La lame du couteau s'abattit sur Morgan. Il sentit le souffle de la lame sur son cou. Dans un réflexe désespéré, il fit un bond de côté et attrapa le poignet de Greg. De toutes ses forces, il le frappa contre le mur, jusqu'à ce que la main s'ouvre et laisse tomber l'arme mortelle. Morgan en profita et lui balança un coup de poing au visage. Greg tituba en arrière.*

*Morgan se baissa pour ramasser le couteau.*

*Il avait disparu.*

*— Tu n'as pas encore compris que tu es chez moi, Morgan ? Je suis Morpheus. Tu n'as aucun pouvoir ici. Je contrôle tout.*

*L'arme se matérialisa entre les mains de la divinité.*

*— Tu voulais savoir ce que serait ta vie si tu étais avec Greg. Vœu exaucé. Pourquoi refuser cette existence ? J'aurais pu t'aimer pour l'éternité. Mais maintenant que tu te souviens de tout, le charme est rompu. Je ne vois qu'une seule façon d'arrêter cette histoire. Tu dois mourir.*

*D'un geste aussi rapide qu'inattendu, il lança l'arme de toutes ses forces. La lame fendit l'air, trancha le bras droit de Morgan et se planta dans le mur derrière lui.*

*Le jeune homme hurla de douleur et posa une main sur son bras meurtri.*

\*

Morgan poussa un hurlement. Greg sursauta sur sa chaise. Cassandra cria à son tour.

— Greg, il s'agit à nouveau ! Vite ! Tu as trouvé quelque chose ?

— « Morpheus ou Morphée, divinité des rêves prophétiques. Elle provoque le sommeil des humains et se manifeste à eux en prenant l'apparence de leurs proches ».

— Pourquoi a-t-il invoqué Morpheus ?

— Je ne sais pas... Attends.

Il avait les yeux rivés sur l'écran. Il tapa « conte », « dernière fée »,

« fils du roi » et « fuseau » dans le moteur de recherche. Il cliqua sur la première page apparue, un conte de Charles Perrault.

— Je suis tombé sur un site de « La Belle Au Bois Dormant ».

— Arrête tes conneries.

Un autre hurlement de Morgan résonna dans la pièce.

Une plaie rouge sombre s'ouvrit sur le bras de Morgan, comme si la peau avait été coupée par une lame invisible.

— Greg ! Il saigne !

Le jeune homme ne regarda même pas. Il lisait l'écran, très concentré.

Cassandra noua le drap pour faire un garrot et essayer d'arrêter l'hémorragie.

— Embrasse-le ! s'exclama Greg, tout à coup.

— Quoi ?

— Embrasse-le, je te dis !

\*

*Morgan courut vers la cuisine, se tenant le bras. Du sang chaud coulait entre ses doigts. Morpheus le suivait en marchant tranquillement, il savait que Morgan ne pouvait lui échapper.*

*Le jeune homme arriva dans la cuisine, il ouvrit un tiroir, ce dernier sortit de ses rails et tomba sur sol dans un fracas métallique.*

— Vite ! Vite !

*Un amoncellement de petites cuillères, de fourchettes, s'étalait à ses pieds. Il réussit enfin à dénicher un couteau.*

— Tu es ridicule avec ton jouet. Tu as vu la taille du mien ?

*Morpheus lui montra le couteau dont la lame semblait encore avoir grandi et devait dépasser les vingt centimètres.*

— Ce n'est pas la taille qui compte.

*Morgan laissa tomber son canif et se jeta sur la divinité en hurlant.*

\*

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Cassandra en fronçant les sourcils.

Ce qu'elle pouvait être cruche parfois !

— Dans le conte, la belle au bois dormant est victime d'une malédiction donnée par la dernière fée qui se penche sur son berceau. La princesse se pique à un fuseau et tombe dans un profond sommeil.

Cassandra leva la main et montra l'aiguille ensanglantée à Greg. Il hocha la tête et poursuivit :

— Et qu'est-ce qui réveille la belle au bois dormant ? Le baiser du dernier fils d'un roi.

— Je ne suis pas...

— C'est un garçon ! cria Greg. Les rôles sont donc inversés ! C'est toi qui dois le réveiller ! Tu es sa chevalière... ! Je veux dire : son chevalier !

Elle regarda Morgan. Il était pris de tremblements et semblait suffoquer. Elle s'avança vers lui et déposa un baiser sur ses lèvres. Elle attendit, troublée.

— Il ne se passe rien !



## Chapitre

# 6

*Morgan fondit sur Morpheus. Celui-ci l'évita sans peine et éclata de rire. Il jouait avec Morgan comme un chat avec une souris.*

*Morgan essayait de le frapper, son ennemi esquivait les coups en souriant. Dans un dernier effort, Morgan se pencha et lui balança un coup de poing rageur dans l'estomac.*

*Morpheus se plia en deux et releva aussitôt la tête, ses yeux débordaient de haine.*

*— Fini de jouer.*

*Morgan le vit disparaître et sentit immédiatement un bras puissant le ceinturer, par-derrière. La morsure froide du métal sur son cou lui fit comprendre qu'il avait le couteau sous la gorge et qu'il était à la merci de son ennemi.*

*— On fait moins le malin maintenant, hein ?*

\*

*— Il ne se passe rien ! Qu'est-ce qu'on fait ?*

*Greg serrait les lèvres, visiblement très embarrassé.*

*— Appelle son ex et dis-lui de revenir ici le plus vite possible ! ordonna-t-il.*

*— Mais...*

*— Fais ce que je te dis !*

*Cassandra, impressionnée par le ton glacial et sans appel de son copain, quitta la pièce.*

\*

*— Tu vivais un beau rêve, j'étais là pour toi, j'aurais tout fait pour toi.*

*Morgan avait peur de déglutir à cause de la pression du couteau sur sa gorge. Il était terrorisé.*

- Si... si je dois perdre Cass pour toi, cela n'en vaut pas la peine.  
— Alors tu peux crever. Je vais te faire jouir du sang, tu vas voir.

\*

Il ouvrit les yeux. La première chose qu'il vit fut le plafond de sa chambre. Il sentit ensuite un parfum familier. Celui que Cassandra avait offert à Greg pour son anniversaire en suivant ses conseils. S'ajoutait à cela une délicieuse sensation gustative... Les lèvres de Greg touchaient les siennes. Elles avaient un léger goût salé. Morgan entrouvrit sa bouche et laissa pointer le bout de sa langue. Greg lui rendit son baiser avec une fougue insoupçonnée.

Ainsi, il était de retour dans la réalité et l'homme qu'il aimait en secret lui donnait un baiser passionné.

— Je n'arrive pas à le joindre, je tombe toujours sur son répondeur, pesta Cassandra, paniquée.

Elle s'interrompit en voyant Morgan, les yeux grand ouverts, et Greg, penché au dessus de lui, les joues rouges de confusion.

— Il s'est réveillé ! Ton baiser a fonctionné finalement, bredouilla-t-il.

— Morgan ! Tu es de retour parmi nous !

Elle se jeta sur lui, les larmes roulaient sur ses joues. Après une brève étreinte, elle se redressa et le regarda droit dans les yeux :

— Qu'est-ce qui t'as pris de jouer à la belle au bois dormant ? Tu sais que j'ai dû t'embrasser pour te faire revenir ?

Morgan lança un regard à Greg qui détourna les yeux, honteux.

— J'avais du mal à dormir ces derniers temps, répondit-il en haussant les épaules. J'ai pensé que cette formule allait m'aider à dormir. Je ne pensais pas que cela allait aussi bien fonctionner.

Il fit la grimace lorsqu'il voulut s'appuyer sur son bras blessé.

— Tu t'es mis à saigner tout d'un coup. Tu peux nous dire ce qui t'est arrivé d'après toi ? Tu as fait un cauchemar, c'est ça ?

— Laisse-le tranquille, Cass. Tu ne penses pas qu'il devrait voir un médecin plutôt ? intervint Greg. Habille-toi, princesse au sommeil de plomb, je t'emmène aux urgences.

\*

Morgan était seul dans sa chambre. Un lourd pansement enserrait son bras. Cinq points de suture avaient été nécessaires pour refermer la blessure. Cheyenne était assise à ses côtés et semblait l'admirer, comme toujours.

— Je ne peux pas le lui dire, n'est-ce pas ?

Cheyenne le regardait attentivement et remuait la queue, en signe

d'assentiment.

— Je ne peux pas dire à Cass que je suis tombé amoureux de son copain. Je ne peux pas lui dire que je pense à lui jour et nuit, que je ne dors plus à cause de lui et que je m'en veux à en mourir.

La chienne poussa un petit gémissement et posa sa patte sur le genou de son maître.

— Tu sais ce que signifiait ce rêve ? Que si je déclare mon amour à Greg, je perdrais Cassandra. Et ça, c'est hors de question. Je préfère mourir malheureux plutôt que de la perdre.

Il soupira, la gorge nouée, en repensant à l'unique baiser que Greg lui avait accordé. Ce baiser qui lui avait sauvé la vie.

— Allez, bonne nuit Cheyenne.

Le jeune homme se coucha, les yeux ouverts. Il savait déjà qu'il n'allait pas dormir cette nuit.

Dans la chambre mitoyenne, aux côtés de Cassandra, Greg ne dormait pas non plus.

**FIN**

霧理他秋湖

AKIKO MURIYA

DE L'ART

D'ÊTRE UN

SUPERHÉROS

# De l'Art d'être un superhéros

*Les artistes... Les artistes... Art... Septième art... Quels sont les six autres d'ailleurs ?*

*Voilà une piste à creuser...*

\*

Elle savait que ce genre de choses arrive. Elle le voyait à la télévision et le lisait dans les journaux. Elle était habituée, il y en avait tous les jours. Elle ne pensait pas y être confrontée. Les autres oui, mais elle ?

Évidemment, il faisait nuit. Évidemment, la rue était déserte. Mais elle avait déjà fait le trajet des centaines de fois auparavant. B. L. City n'était pas un coupe-gorge !

Elle n'a même pas fait attention à l'homme qui arrivait sur le trottoir d'en face. Elle n'a même pas entendu les pas, derrière elle, qui la suivaient depuis qu'elle était sortie de ce bar de quartier.

Olivia était coquette. En été, elle portait souvent des jupes qui s'arrêtaient à mi-cuisses. Elle portait aussi des bustiers comme celui de ce soir-là. Elle aimait sentir le vent de la nuit caresser ses épaules nues, rendues légèrement humides par la sueur. Un foulard de soie blanc, noué autour de son cou, cachait tout de même sa poitrine que l'on devinait généreuse. Une petite bourse noire était nouée autour de son poignet.

— Hé ! Mademoiselle, vous avez du feu ?

Elle redressa la tête et vit l'homme traverser la rue pour la rejoindre. Il portait une casquette noire, un débardeur avec des motifs militaires, mais, vu le faible éclairage de la rue, il était impossible de voir son visage.

— Je ne fume pas, désolée.

— Vous avez raison. Quand je vous vois, cela donne envie d'arrêter.

Elle eut un bref sourire et fit un pas de côté pour dépasser l'inconnu à la casquette.

— Ne nous quittez pas déjà.

Une autre voix, derrière elle. Une main saisit fermement son bras et

la força à se retourner, le dos au mur. Deux hommes sombres en face d'elle. Tenue identique. Aucun signe distinctif.

— Mon copain m'attend. Je suis pressée.

— C'est pas bien de mentir, mademoiselle. On vous connaît.

Une main se pressa contre sa bouche. La peau était rêche, une odeur de tabac s'en échappait. Olivia toussa par réflexe. La pression se fit plus forte, il lui plaqua la tête contre le mur.

— Tu vas nous suivre sans crier, ok ? Sinon, on te saigne ici et maintenant.

Elle sentit la pression d'un objet pointu contre son flan.

Elle cligna des yeux en signe d'assentiment. Des larmes de terreur roulèrent sur ses joues.

Sans perdre de temps, ils l'entraînèrent dans une ruelle adjacente, encore plus sombre, encore plus froide. Une impasse. Aucun habitant, aucune fenêtre. Juste des portes de service. Forcément verrouillées. Ils pourraient faire tout ce qu'ils voudraient d'elle.

\*

*Bon alors, dans l'ordre : l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, la poésie, les arts de la scène, le cinéma, les arts médiatiques et la bande dessinée.*

*C'est mal parti...*

\*

Elle fermait les yeux de toutes ses forces. Elle voulait disparaître, trouver un petit coin dans son cerveau et s'y enterrer pour survivre.

— Arrêtez ! dit une voix lointaine, masculine, inconnue.

Ils commençaient à caresser ses cuisses.

— Dis-le plus fort, ils n'ont pas entendu !

Une main sur son sein.

— J'ai dit « Arrêtez » !

Les agresseurs se retournèrent et virent deux silhouettes dont les ombres, gigantesques, s'étendaient jusqu'à eux. Deux mecs a priori, plutôt maigrichons, un étant plus grand que l'autre.

— Laissez-la ! cria le plus petit.

Ils échangèrent un regard. Un sourire barra leur visage. Ce n'était pas ce qu'ils avaient prévu mais une bonne bagarre entre hommes valait bien un viol collectif.

— Casse-toi, morue.

Olivia se dégagea et partit en courant. Elle s'arrêta une seconde devant ses sauveurs.

— Merci, murmura-t-elle.

Ils portaient la même tenue : jeans bleus, un T-shirt blanc, et un blouson noir.

— C'est normal, mademoiselle. Rentrez chez vous. Et appelez la police.

Ils entendirent le claquement de ses talons sur les pavés.

— Bon. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Comment ça, « qu'est-ce qu'on fait » ?

— Elle est sauvée, non ? Pas la peine d'aller plus loin, hein ! On ne va quand même pas se battre !

— Tu crois qu'ils vont être d'accord avec toi ?

L'un des agresseurs avait sorti son couteau et l'autre serrait les poings. Ils jubilaient, prêts à en découdre.

— Bon, les tapettes, vous vous ramenez ou on vient vous chercher ?

— Tu entends ? On n'a pas le choix ! Tentative de viol et insulte homophobe. Ce ne sont pas des enfants de chœur. On arrive ! leur cria-t-il en retour.

Le plus grand soupira. Il sortit de la poche de son blouson un carnet à spirale et un crayon à papier.

— Grouille-toi !

— J'aimerais t'y voir ! Je fais ce que je peux ! La lumière est minable, on arrive à peine à les distinguer ! Je ne sais même pas si ça va marcher !

— Oups, je crois qu'ils en ont marre d'attendre. Bouge pas, je vais les retarder.

— Fais attention !

Le plus petit quitta son partenaire et se dirigea, lentement, très lentement, vers les voyous.

— Je vais te faire goûter ma lame, le gnome.

— On se calme, on se calme. Personne ne... goûtera quoi que ce soit.

Le petit leva les bras au-dessus de la tête. Il se tint en équilibre sur un pied puis ses bras descendirent à l'horizontale. Il fit battre son bras gauche, fit battre son bras droit, comme les ailes d'un cygne. Derrière lui, une lumière blanche se faisait de plus en plus intense.

— Merde, qu'est-ce qui se passe ?

Un éclair lumineux les aveugla. Les voyous tombèrent sur le sol, comme paralysés.

\*

*Mon choix est arrêté. L'architecture, la sculpture, la bande dessinée. Cela n'a rien de définitif, en fait. Cela peut encore évoluer. Il faut aussi garder une certaine marge pour la suite. Si suite, il y a.*

Olivia n'avait rien d'une héroïne intrépide à la Lois Lane, la copine de Superman. Mais, tout comme elle, elle était d'une curiosité maladive. Après avoir appelé la police, elle était restée à une distance respectable du lieu de l'agression mais suffisamment proche pour observer la suite des événements.

Elle se rassurait en se disant qu'elle n'était qu'à une centaine de mètres de son appartement et qu'elle pourrait hurler de tout son 90C en prenant ses jambes à son cou si jamais ses deux agresseurs gagnaient le combat.

Que faisaient-ils ?

Le plus grand des deux sauveurs était resté à l'entrée de la ruelle.

Elle dénoua la bourse accrochée à son poignet, en sortit son téléphone portable et commença à filmer.

Il semblait écrire quelque chose. La mauvaise qualité de l'éclairage ne permettait pas d'en voir davantage.

Olivia passa sa langue sur ses lèvres. Son cœur battait encore la chamade mais la peur disparaissait et laissait place à une certaine excitation.

Le jeune homme ne bougeait pas. Une lueur blanche commençait à s'échapper de sa main. Elle semblait tourner sur elle-même, de plus en plus rapidement. Au bout de quelques secondes, il la projeta à l'intérieur de la ruelle et celle-ci s'illumina un instant.

Olivia dut tenir son téléphone à deux mains, tant elle tremblait.

Le plus petit sortit en courant et retrouva son ami. En entendant les sirènes de police, ils prirent la fuite.

Elle faillit les interpeler mais ils étaient bien trop rapides pour elle. Elle resta quelques instants sur place, indécise. Lorsqu'elle aperçut les premiers éclats bleus des gyrophares, elle prit son courage à deux mains et courut vers le lieu de l'agression.

Elle alluma le flash de son téléphone et, tout en filmant, s'approcha du fond de l'impasse.

Elle vit alors ses agresseurs, les yeux exorbités par la peur, pieds et poings liés.

*Ils sont deux.*

*David, le Dessinateur, fan de bandes dessinées et de mangas.*

*Steven, le Sculpteur, capable de modeler n'importe quel matériau.*

*Ensemble, ils combattent le crime dans les rues sombres de B. L. City et signent leurs œuvres d'un A cerclé de rouge.*

*Tout le monde les aime sauf les criminels.*



*Épisode 1. Les artistes contre l'architecte démolisseur.*

\*

David entra en trombe dans leur appartement.

— On ne peut pas improviser comme ça ! On n'avait même pas nos masques, rien !

— On lui a sauvé la vie, non ?

Il enleva son blouson, ouvrit la porte du placard de l'entrée et l'accrocha à un cintre. Il en tendit un à son comparse.

— On a failli y passer, tu veux dire !

— Toujours le verre à moitié vide, hein ?

— Tu me gonfles. Ce n'est pas toi qui as dû gribouiller un truc vite fait.

Steven le suivait depuis l'incident de l'impasse. Ses jambes, plus petites que celles de son camarade, commençaient à devenir douloureuses. Il était soulagé d'être enfin rentré mais n'allait pas manquer l'occasion de mettre les choses au clair. Il attaqua :

— Tiens, d'ailleurs, la prochaine fois, dessine un truc plus rapide à faire, genre un bazooka.

— Un bazooka ? Et pourquoi pas un pistolet laser ? Tu sais bien que je ne peux pas faire fonctionner des objets aussi complexes !

— Juste pour les impressionner ! Tu imagines, le truc de ouf !

Il mima la scène en portant un lance-rocket invisible sur son épaule. Il tourna deux fois sur lui-même.

— Cible en vue ! Bip bip bip ! Feu ! Tous aux abris !

Et... il croisa le regard désolé de son compagnon.

— Arrête ta comédie. On ne peut jamais parler avec toi.

— Je plaisante, fais pas ta mauvaise tête. Bon, ok, je dois le reconnaître, c'était une bonne idée de les dessiner attachés de la tête aux pieds même si cela a pris du temps. C'est juste que... j'ai eu un peu peur. Mon pouvoir est nul dans ce genre de situations. Je me sens inutile.

— Pas besoin de superpouvoirs quand on sait imiter l'attaque du chevalier du Cygne à la perfection. Tes heures d'entraînement devant Saint Seiya ont enfin porté leurs fruits.

Steven lui pinça la joue. David le prit par la main.

— Viens là.

Ils s'enlacèrent tendrement quelques secondes. Le Dessinateur poursuivit :

— Je voulais simplement passer une bonne soirée avec toi. Une soirée normale. Sans avoir à jouer les superhéros. Tu as pris beaucoup

de risques.

— Tu as raison. Excuse-moi. Tu me connais ! Toujours prêt à sauver le veuf et l'orphelin... Pardonné ?

David se pencha vers Steven et déposa un baiser sur ses lèvres.

— Pardonné.

\*

*Qui est un ennemi de l'Art ? Qui peut détester les Artistes ? Qui peut incarner The Big Bad Wolf ? Un artiste raté. C'est ce qu'il me faut, un aigri, un frustré qui a fait pourrir sa haine au plus profond de son âme.*

\*

Après trois heures passées au commissariat (témoignage, dépôt de plainte, confrontation), Olivia était enfin chez elle. Elle était exténuée. Une douce lassitude avait remplacé le stress.

Elle posa sa bourse sur la table de chevet et se jeta sur son lit. En gémissant longuement, elle roula sur le dos et fixa le plafond, pensive.

Des instantanés de sa soirée lui revenaient en mémoire. Sa sortie du bar. Le premier homme à la casquette. Leurs mains sur son corps. Ses bienfaiteurs. Leur gentillesse. L'enregistrement.

Aussitôt, elle se mit à plat ventre, tendit le bras et récupéra son téléphone portable.

Elle n'avait pas parlé de ce qu'elle avait filmé. D'après ce qu'elle avait compris, ses agresseurs non plus.

Elle lança la vidéo. L'image était tremblante et sombre. En entendant le son de sa propre respiration, quelques heures auparavant, son cœur s'accéléra, comme s'il se souvenait de la peur de cet instant. Les images continuaient à défiler. Au moment où la lumière commença à jaillir, sur l'écran, elle tenta de zoomer sur la main du jeune homme mais, à cause de la mauvaise qualité de l'image, tout ce qu'elle vit, furent des pixels de plus en plus gros. Elle regretta un instant de ne pas faire partie *Des Experts*, ils arrivaient à faire parler n'importe quelle photo...

Sur la suite de la vidéo, elle découvrit la terreur de ses deux agresseurs. Ils étaient fermement ligotés dos à dos par une corde blanche et n'osaient plus bouger.

— Pardon, mademoiselle. Pardon. On ne recommencera plus, on vous jure !

En revoyant leurs visages, elle eut pitié d'eux. Ils avaient perdu leur sourire carnassier et leur regard de prédateurs. Mieux, ils avaient l'air d'enfants terrorisés qui venaient de faire une grosse bêtise. En plissant les yeux, elle remarqua qu'un objet était piégé à l'intérieur des

cordages. Une carte sur laquelle était tracé un A cerclé de rouge.  
— Bordel de merde ! jura-t-elle. J'ai été sauvée par les Artistes !

\*

*Je l'aime bien cette Olivia. Curieuse, pas trop nunuche a priori, juste une véritable catastrophe ambulante potentielle. Je pense qu'ils vont l'adorer.*

*La voilà, ma victime.*

\*

« Bernard Livingstone  
(1931-2011)

Fondateur de la ville qui porte son nom : B. L. City  
Un père aimant  
Un mari fidèle ».

Il regardait la pierre tombale.

Un torrent de colère se déversait en lui.

Il était son petit-fils. Comment le vieux avait-il pu lui faire subir une telle humiliation ?

Il serrait ses poings de plus en plus fort.

Toute sa vie, Bernard Livingstone avait été un amoureux des arts. Il avait collectionné les œuvres les plus prestigieuses. Pour ses quatre-vingts ans, il avait fait appel aux architectes les plus réputés de la ville afin de construire un musée à sa gloire.

Le jeune Patrick Davenport, fils de la première fille du grand Livingstone, jeune diplômé de l'école d'architecture, avait bien entendu proposé son projet. Comme les autres.

Que lui avait dit son grand-père, déjà ?

« C'est hors de question que j'accepte le projet d'un raté comme toi. Tu n'as aucune ambition et tu n'as aucun talent. Tu es une honte pour la famille. Ça, c'est de l'Art. »

C'était ce que le vieux lui avait balancé à la figure alors qu'ils visitaient ensemble le chantier de construction du futur musée. Le projet d'un concurrent. Un certain John Prebuild.

Ça. De l'Art... Qui pouvait sérieusement considérer cet amas métallique et coloré comme de l'Art ? Le gothique avait tout de même un peu plus d'allure. Tous ces arcs-boutants, cet élan vertical et puissant !

Des larmes coulaient sur ses joues. Pas des larmes de tristesse, non. Des larmes de haine pure.

Le pauvre vieux n'avait pas vu la fin de la construction. Une poutre

métallique était malencontreusement tombée sur son crâne lors d'une visite de chantier. Son petit-fils, seul témoin de la scène, n'avait rien pu faire, bien sûr.

Il ouvrit les mains brutalement. Le sol trembla et la pierre tombale vola en éclats.

Ce soir, le musée devait être inauguré en grandes pompes. Toute la ville s'en souviendrait. Patrick Davenport s'en fit la promesse.

\*

Comme tous les matins, Steven buvait son café en lisant les pages d'actualités sur le site internet du DailyCity, le journal de la ville. Secrètement, il googlait aussi « Les Artistes de B. L. City » pour lire les comptes rendus de leurs exploits. Pendant ce temps, David dessinait, assis en tailleur dans leur lit, pour s'entraîner et se perfectionner.

Les événements de la veille l'avaient grandement perturbé. Il voulait dessiner plus vite, avoir un trait plus efficace, pour sauver plus de vies. Il déclencha un chronomètre. En quelques coups de crayon, il dessina une hache. Il plaça sa main droite au-dessus du dessin, ferma les yeux, concentra au maximum son énergie et sentit la hache se matérialiser au creux de sa paume. Il rouvrit les yeux et stoppa le chronomètre. Deux minutes dix-sept secondes. Trop lent. Il déchira la feuille de papier. La hache se désintégra instantanément.

— Tu peux arrêter deux secondes ? Tu fais des reflets sur l'écran, c'est super pénible, lança Steven.

Ils vivaient dans un petit studio et la pièce principale faisait office de salle à manger/cuisine/salon/bureau/chambre à coucher.

David ne prit même pas la peine de lui répondre et continua de griffonner.

Nouvel éclat lumineux.

Steven sentit quelque chose se poser sur sa tête. Il regarda son reflet dans l'écran de l'ordinateur. Un joli bonnet d'âne était apparu sur son crâne.

— Très drôle.

Il entendit David pouffer dans son dos.

Il ne se retourna pas. Il ne voulait pas lui montrer qu'il souriait.

— Oh, putain, lança-t-il tout d'un coup.

— Quoi ?

— Viens voir mais d'abord débarrasse-moi de ce truc.

David déchira la feuille et s'approcha de son ami, pour lire par-dessus son épaule.

« Le visage des Artistes enfin révélé. »

Une vidéo postée sur le site YourVids par Vivial138.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

Steven cliqua fébrilement. Jamais la barre de chargement ne s'était remplie aussi lentement.

— C'est la fille d'hier soir. Elle m'a filmé ! s'exclama David. Bonjour la reconnaissance !

— Regarde, elle a mis une mosaïque sur ton visage.

Steven commençait à transpirer.

— Pourquoi ?

Il serrait la souris entre ses doigts.

— La souris, Steven, lâche-la, tu es en train de la faire fondre.

— Pardon.

— Bon, c'est moins grave que prévu, elle a gardé notre anonymat.

— Attends.

Un message s'afficha sur l'écran, à la fin de la vidéo :

« Mes amis les Artistes, merci de m'avoir sauvé la vie. Je veux vous revoir. Vous avez 48 heures pour prendre contact avec moi. Afin de prouver que c'est vous, dites ce qu'il y avait dans la ruelle. Si vous ne le faites pas, je montre la version non censurée. ^^ »

La vidéo avait déjà été vue 401 fois.

\*

*Tout est en place. Il est temps de mettre le plan à exécution. J'espère qu'Olivia, David et Steven ne viendront pas perturber ce que j'ai prévu.*

\*

La bille de métal changeait de forme dans sa main. Elle devenait flaque de mercure, anneau argenté, cube aux surfaces brillantes. Steven réfléchissait. Les trombones qu'il avait déposés sur sa paume n'existaient plus. Il était surnommé le Sculpteur, il pouvait, à volonté, modeler n'importe quel matériau. Moins spectaculaire que le pouvoir de son « partenaire » mais il savait en tirer le maximum de profit.

Il tentait d'ignorer David qui le poussait, évidemment, à répondre sur-le-champ à Vivia1138. Cette jeune fille ne semblait pas bien méchante. Malgré la teneur du message, elle avait ajouté un smiley. On ne menace pas les gens avec un smiley ! Il savait qu'ils avaient des fans qui leur consacraient des blogs et des forums. Cela flattait son ego, il aimait cela. Cependant, la multiplication des téléphones portables facilitait la propagation des vidéos sur internet et il ne pouvait plus tout contrôler. S'ils commençaient à céder à une groupie, ils ne s'en sortiraient plus. D'autre part, cela pouvait même mettre la vie de ces innocents en danger.

C'était lui qui était responsable. Il avait commis une erreur. Il s'en voulait d'avoir déposé la carte des Artistes sur le lieu de l'agression.

Belle bêtise. Mais si cette idiote mettait sa menace à exécution, c'en était fini des Artistes et la criminalité exploserait à nouveau.

— Bon. On répond.

David soupira, soulagé.

— On lui dit de retirer immédiatement la vidéo du site et de publier un démenti, poursuivit Steven.

— Et si elle refuse ?

— Elle va le faire.

— Comment peux-tu être si affirmatif ?

— On va l'inviter à l'inauguration du musée Livingstone, ce soir.

— N'importe quoi !

Steven le regarda droit dans les yeux. La bille de métal s'était hérissée de petits pics.

— Tu préfères l'inviter à boire un coup ? Lui parler dans une ruelle ? Et si elle nous filme ? Et si elle amène un complice ? Et si elle veut nous faire chanter ? Encore ?

— Mais ce soir ?

— C'est une occasion unique pour elle. Elle ne peut refuser un tel événement. En outre, plus il y aura de témoins, moins elle la ramènera. Elle sera une invitée parmi tant d'autres. Nous porterons nos costumes, elle aura l'impression d'être la reine du bal et cela restera strictement « professionnel », tu comprends ? Pas de questions ni de moments en tête à tête. On restera distants, charmants, polis avec elle et avec les autres invités. C'est une façon de lui donner ce qu'elle veut, tout en gardant le contrôle. Elle sera obligée de venir seule. On ne lui fera parvenir qu'une seule invitation.

— J'imagine que tu as raison... Répondons à ce maître-chanteur en mini-jupe.

David n'insista pas davantage. Quand son homme avait une idée derrière la tête, il était inutile d'aller chercher plus loin.

Mais, au creux de la paume de Steven, la bille de métal avait pris la forme d'un point d'interrogation.

\*

Olivia n'était pas fière de ce qu'elle avait fait. Le chantage, alors qu'ils l'avaient secourue, semblait une réaction des plus minables, indigne d'une jeune fille moderne comme elle. Menacer des superhéros, cela s'était déjà fait, oui, mais pas quand on fait partie du même camp ! Il fallait qu'elle leur présente ses excuses dès leur arrivée. Elle commençait à s'impatisser.

Une foule de gens précieux se pressait dans la salle de réception du musée. Le maire et sa nouvelle-femme-encore-plus-jeune-que-la-précédente, le comte et la comtesse Baraka, l'architecte du lieu, le

malingre et transparent, John Prebuild, le petit-fils du fondateur de la ville, Patrick Davenport, ils semblaient phagocyter à eux seuls toute l'attention des convives.

Écrasée contre un mur, Olivia ne pouvait s'empêcher de dévisager le beau Patrick. C'était le seul à porter une cape noire et un chapeau haut de forme. Il avait choisi un smoking sobre et sur mesure, on apercevait à peine ses cheveux blonds sous son chapeau. On retenait surtout son sourire ravageur et ses dents blanches parfaitement alignées. Il semblait très à l'aise et interpellait les gens en leur donnant un petit coup de canne. Cette canne en bois précieux dont le pommeau représentait une tête d'aigle et qu'il avait héritée de son grand-père.

Sur la pointe des pieds, Olivia jetait de temps en temps un coup d'œil à l'entrée de la salle de réception. Ils n'arrivaient toujours pas. Allaient-ils lui poser un lapin ? Elle espérait bien que non car, malgré ce qu'elle disait dans la vidéo, elle n'aurait jamais mis sa menace à exécution. Elle avait juste eu envie de les remercier de vive voix, de mieux les connaître. Elle s'était sentie tellement... importante quand elle avait réalisé qu'elle avait vu les Artistes. Personne n'avait eu ce privilège. Personne. Elle se sentait spéciale. Ils se devaient de lui répondre. Ils se devaient de la rencontrer. Elle y avait longuement réfléchi. Mais comment contacte-t-on des superhéros ? Ils n'avaient pas de Batsignal, eux !

La vidéo avait semblé une bonne idée, sur le coup. Cela avait bien fonctionné d'ailleurs. Ils avaient réagi très vite mais, prise de cours par leur invitation soudaine à cette inauguration, elle avait bêtement accepté, sans les remercier, ni leur dire qu'elle n'avait jamais eu l'intention de publier la vidéo complète.

Des murmures parcoururent l'assistance. Toutes les têtes tournèrent dans la même direction. Les Artistes venaient d'arriver. Ils étaient facilement reconnaissables au bandeau noir qui dissimulait leur regard et au brassard où était brodé leur marque distinctive : le fameux A encadré de rouge.

\*

Ils arrivaient toujours en retard. Du coup, tout le monde les regardait, dès leur entrée. David avait accepté le fait d'être regardé, voire adulé, et il comprenait nécessairement l'engouement qu'ils pouvaient susciter, en tant que superhéros. Mais, franchement, il s'en serait bien passé. Il aurait préféré être reconnu pour son art et non pour ces qualités d'Artiste avec un A majuscule.

Les photographes commençaient à se masser autour d'eux.

À leurs débuts d'apprentis superhéros, Steven avait voulu qu'il leur

dessine des tenues ultramoulantes en lycra avec cape et bottes rouges. David avait bien sûr cédé. Il avait cependant eu gain de cause deux jours plus tard lorsque la cape du Sculpteur s'était coincée dans un ventilateur et qu'il avait failli mourir pendu.

Grâce à sa taille, le Dessinateur aperçut Olivia, au loin. Il lui fit signe d'approcher. La jeune fille sembla hésiter et se faufila entre les invités pour rejoindre ses sauveurs. Elle avait gardé la carte d'invitation qu'ils lui avaient envoyée autour du cou.

Les flashes des journalistes crépitaient tout autour d'eux.

— Merci messieurs, merci, nous sommes attendus.

D'un geste de la main, Steven fendit la foule, qui s'ouvrit en deux, comme la mer Rouge, pour les laisser passer.

La jeune fille les rejoignit, un peu à l'écart. David fut surpris de voir qu'elle avait les larmes aux yeux.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je ne voulais pas vous faire du chantage, je n'aurais jamais diffusé la vidéo, vous savez, on ne voit rien dessus en plus, je suis tellement désolée.

Le cœur de David se recroquevilla dans sa poitrine. Steven prit les choses en main.

— D'accord, d'accord, arrêtez de pleurnicher, vous allez vous faire remarquer. Bon, comment vous appelez-vous ?

— Olivia.

— C'est très mal ce que vous avez fait, Olivia.

— Je sais, je suis désolée. Vous m'avez sauvé la vie, je ne pouvais pas faire autrement que de vous remercier ! J'ai vu votre carte sur les agresseurs et j'ai pensé...

— Je te l'avais dit, tu n'aurais pas dû laisser notre carte !

Steven le foudroya du regard.

— Mademoiselle, nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir des gens qui connaissent notre identité. Cela nous mettrait en danger, vous et nous. Vous deviendriez la cible privilégiée de tous nos ennemis et nous ne pouvons pas passer notre temps à vous sauver.

— Je comprends.

Sa lèvre inférieure se remettait à trembler, elle allait à nouveau éclater en sanglots.

— Je voulais juste vous dire merci...

— C'est très gentil de votre part, Olivia, la rassura David en posant une main sur son épaule. Seulement, on ne peut s'afficher avec vous. Il en va de votre sécurité.

Elle hocha la tête, les épaules basses.

— Bien, maintenant, profitez bien de votre soirée. Il y a beaucoup de choses à découvrir dans ce musée.

— Merci encore. Au revoir.

David la regarda s'éloigner et lui fit un petit signe de la main. À ce



moment précis, il croisa le regard de Patrick Davenport. Il n'aima pas du tout le sourire qu'il vit se dessiner sur son visage.

\*

*C'est l'éternel problème. Tout le monde veut son petit quart d'heure de célébrité. Quand on connaît une vedette, c'est comme si un peu de sa gloire rejaillissait sur vous. Ce n'est pas très brillant comme attitude, c'est même un peu minable quand on y pense mais c'est dans la nature humaine. Olivia a cédé à la tentation. Je ne lui jette pas la pierre. Je sais qu'elle culpabilise énormément, ça compense.*

\*

« Chers amis, chers concitoyens, chers collègues. C'est avec un plaisir non dissimulé que je vous accueille dans ce fantastique musée. Mon grand-père a eu raison de faire confiance à John Prejuice malgré son manque d'expérience et son jeune âge pour... Pardon ?

— Prebuild. Je m'appelle John Prebuild.

— Peu importe. Fantastique musée, disais-je, pour héberger les œuvres que le grand Bernard Livingstone, fondateur de notre belle ville a mis tant d'années à acquérir...»

Steven donna un coup de coude à David. Ils étaient placés au premier rang et attendaient avec impatience la fin des discours pour visiter le musée.

— Quoi ? chuchota David entre ses dents.

— Regarde ses mains.

Patrick Davenport serrait fermement le pommeau de la canne de son grand-père, à s'en faire blanchir les articulations. Sa main gauche s'ouvrait et se fermait de manière rythmique comme s'il voulait la préparer à un match de boxe.

— Ce n'est pas normal. Quelque chose se prépare, je le sens.

— Tu as aussi un don de précognition ?

— Très drôle, le dessineux !

Steven regarda autour de lui. Des tuyaux multicolores descendaient du plafond, le long des murs, comme des coulures de peinture. Des fenêtres de trois mètres de haut ouvraient leurs yeux froids sur la nuit. Le sol en béton ciré, gris sombre, s'étalait sous leurs pieds. Enfin, au-dessus de leurs têtes, une imposante sphère blanche faite de marbre pur rappelait la pleine lune. Pas au goût de tout le monde mais rien d'anormal.

Ses yeux tombèrent sur Olivia qui lui fit un signe de la main. Elle filmait le discours avec son téléphone portable. Quelle sale habitude ! Il lui fit un petit sourire qu'il regretta aussitôt.

« Étant architecte moi-même, je n'ai pas voulu m'immiscer dans ce projet. Je n'ai pas voulu me mettre en avant. J'ai même refusé la proposition de mon grand-père qui a insisté pendant des semaines pour que je m'occupe des plans de son musée. Non, j'ai préféré laisser sa chance à un jeune bien que les choix effectués pour les fondations de ce lieu me semblent quelque peu... originaux. »

L'atmosphère devenait électrique. Steven sentit David se tendre à ses côtés.

— Tu le sens, toi aussi ?

— Oui.

Ils plissaient les yeux, comme s'ils s'attendaient à ce que tout explose.

— Le sol.

Ils sentaient sous leurs pieds un battement, lent et régulier, le cœur de la Terre venait de se réveiller.

« Choisir du béton si compact, si lourd pour un sol si instable, quelle audace ! »

La vibration s'accélérait. Patrick Davenport rouvrait et resserrait sa main gauche, de plus en plus vite.

« Je ne serais pas étonné qu'un de ces jours... »

— Merde, c'est lui qui fait ça.

« ... le sol tout entier se fissure ! »

Ils se levèrent d'un seul coup, au moment où, dans l'allée centrale, la dalle de béton s'ouvrait en deux, comme la mâchoire d'un monstre de pierre. Le métal des poutres apparentes hurlait sous la torsion, les vitres explosèrent et bientôt, les tubes métalliques commencèrent à tomber du plafond. L'énorme sphère blanche vacillait de plus en plus dangereusement.

— Sortez tous ! hurla Steven.

Il se mit à genoux et posa ses mains sur le sol. Le béton redevenu liquide coula au centre de la faille pour la combler, les chaises des invités glissèrent sur le bord du trou, entraînées par le courant. Steven pesta contre lui-même. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Il lui suffisait de poser ses mains sur le sol pour agir !

De son côté, David avait déjà sorti son bloc-notes et commençait à griffonner.

— Non ! Ne partez pas ! Admirez mon œuvre !

Les gens se précipitaient en hurlant vers les issues de secours.

— Arrêtez !

L'architecte planta rageusement sa canne dans le sol et une violente secousse envoya tout le monde à terre. Steven, encore à genoux, serra les dents et continua son œuvre. David tomba en arrière. Sa tête percuta le sol avec un bruit mat.

— Non !

Olivia s'était déjà relevée et courait auprès du Dessinateur.

— Sortez aussi, mademoiselle ! cria Steven.

— J'ai mon brevet de secouriste, je peux l'aider !

Il hocha la tête et se retourna vers l'architecte fou. Cela ne servait à rien d'essayer de sauver le bâtiment, il devait s'en prendre à la cause du problème.

Avec toute sa rage, toujours les mains plaquées au sol, le jeune homme fit remonter la roche liquide sur son ennemi, les pieds, les genoux, les hanches, les bras, juste assez pour le neutraliser.

Le pauvre démolisseur tenta de se dégager, en vain. Il hurla de toutes ses forces, impuissant devant les admirateurs de son grand-père qui s'échappaient de son piège. Même le minable petit architecte de province avait pris la fuite.

Steven se précipita auprès de son amant. Olivia était assise à ses côtés. Elle lui tenait la main.

— Il a juste perdu connaissance. Cela devrait aller. Par prudence, il vaut mieux le maintenir immobile.

Steven souffla de soulagement.

— Merci. Pouvez-vous...

— Appeler les secours, la police ? C'est déjà fait !

— Merci. Vous pouvez partir maintenant, je m'occ...

— Je ne partirai pas. Pas tant que je n'aurai pas de réponses à mes questions. J'ai deux mots à dire à ce taré.

Pour une fois, Steven n'insista pas. Tous les gens étaient partis, le bâtiment ne donnait plus de signes de faiblesse, le fou s'était tu. Il voulait simplement serrer son amant contre lui et attendre son réveil.

Olivia se leva.

\*

*Et si tout s'arrêtait là ? Maintenant ?*

...

*C'est impossible.*

*Le pouvoir de l'architecte fou lui permet de venir à bout de cette prison de béton.*

*C'est la logique de l'histoire. Il ne peut en être autrement.*

*Et Olivia qui s'approche de lui...*

\*

— Pourquoi ? Pourquoi vouloir détruire tout cela ? Pourquoi vouloir tuer des gens ?

L'Architecte releva la tête.

— Je ne voulais pas tuer ! Je voulais simplement montrer que ce

musée est une catastrophe qui ne repose sur rien de solide.

— Mais c'est bien vous qui avez provoqué sa destruction, non ? Avec votre... truc.

— Quel truc ? Je ne vois absolument pas de quoi vous voulez parler, mademoiselle.

Il lui mentait avec un aplomb effrayant. Olivia était hypnotisée par ce regard de fou. Elle scrutait son visage à la recherche d'une explication, d'un tic nerveux, d'un rictus démoniaque. Rien. Ce psychopathe respirait la normalité.

— J'ai tout filmé.

— Comment ?

— J'ai tout filmé avec mon téléphone. On vous voit parfaitement hurler et...

Le bloc de béton explosa.

Le bras de l'architecte sortit de sa gangue de roche et attrapa la gorge d'Olivia sans la moindre hésitation. Sa prison minérale n'était plus qu'un château de sable.

— Donne-moi ton portable, salope.

— Lâchez-la ! intervint Steven en se relevant.

— Toi, le nain, tu vas jouer ailleurs.

D'un mouvement rapide de la main, Patrick Davenport fendit le sol sous les pieds du jeune homme. Le Sculpteur bascula et tendit ses bras en avant pour s'agripper mais ses mains glissèrent sur le béton lisse, il ne pouvait rien faire, il tombait.

Dans un ultime sursaut, il réussit à agripper le bord de la crevasse. Il était foutu. S'il utilisait son pouvoir, la roche fondrait et il tomberait aussitôt dans le trou.

L'architecte éclata de rire.

— Dis-moi où est ton téléphone sinon je fais tomber ton copain bien plus bas.

Il desserra son étreinte sur le cou de la jeune fille.

— Dans mon sac, murmura-t-elle d'une voix rauque.

— Merci.

Il la balança sur le côté. Olivia tomba lourdement, sans un cri, la gorge en feu. Steven entendait sa respiration sifflante, impuissant. Ses bras donnaient des signes de fatigue.

L'Architecte ne prit même pas la peine de fouiller le sac. Il le souleva du bout de sa canne, puis, tout en regardant en l'air, le plaça méticuleusement au bon endroit.

— Pour toi, je vais décrocher la lune !

Il tapa du pied sur le sol. La sphère de marbre blanc tomba du plafond et écrasa le sac d'Olivia dans un fracas assourdissant.

*Je le savais ! Il est trop fort ! J'ai conçu un ennemi qu'ils ne peuvent pas battre !*

*Que faire ?*

\*

Le choc réveilla David. Il se redressa, lentement, en massant sa nuque.

Patrick Davenport posa sa canne sur le sol et écarta les mains. Il devait agir vite.

Dans son champ de vision, il voyait Le Dessinateur en train de se redresser, Le Sculpteur suspendu dans le vide et la gamine agonisante.

Sa respiration se faisait rapide. Il se concentrait au maximum.

Le sol se remettait à trembler.

Il rapprochait ses mains petit à petit.

Le béton tout entier se fissurait et aucun des trois ne pouvait réagir.

\*

*Je ne veux pas de cette fin. Je ne comprends pas. C'est moi le maître. Ce ne sont que des êtres de papier, pourquoi m'échappent-ils ainsi ? Que puis-je faire ?*

\*

Des blocs de roche entiers sortirent du sol, une faille immense s'ouvrit tout autour d'eux. Brutalement, tout bascula. Olivia et David furent précipités l'un contre l'autre. Le jeune homme, par réflexe, attrapa la jeune fille au passage et protégea sa tête contre son épaule.

Ils glissaient vers Steven, encore accroché au rebord.

Au dernier moment, l'Architecte Fou écrasa ses mains l'une contre l'autre, les roches s'effondrèrent sur elles-mêmes et ensevelirent les héros d'un jour.

Il n'y avait que de la poussière autour de lui.

Il était seul.

Il avait vaincu.

\*

*Je me sens vide.*

*Aussi vide que mon encrier.*

*Les Artistes. En voilà, une bonne idée...*

*Qu'est-ce que c'est, d'abord, un artiste ?*

*Un être qui crée une œuvre. Une œuvre censée élever l'âme, procurer des émotions, donner un goût d'éternité... Ce ne sont pas les écrits maladroits d'un écrivain anonyme. Je ne suis même pas capable de maîtriser mon intrigue jusqu'au bout.*

*Je ne suis pas un artiste. Mes mots sont ternes, communs. Au mieux, ils distraient, au pire, ils ennuiant. Pas de quoi inspirer, pas de quoi faire naître une émotion.*

*Ils sont le reflet pathétique d'une existence morne et sans intérêt.*

\*

Il leva les bras au ciel en signe de victoire.

« Je vais enfin pouvoir remanier cette horreur à mon goût. L'Art n'a pas à être fonctionnel, l'Art n'a pas à séduire la masse, l'Art, c'est le beau, c'est l'ultime évocation d'un génie pur, l'Art ne s'accommode pas de la médiocrité.

Grand-père, je n'ai jamais compris ton intérêt pour l'Art moderne. Ces aplats de couleurs criardes, aléatoires, toutes ces constructions ineptes, cette boule blanchâtre, sans émotion. Où est la grandeur de l'Homme ? Où est le sentiment ? »

\*

*J'ai mal aux tripes. Ce faux génie égocentrique me donne la nausée. Je l'exècre du plus profond de mon âme. Je le hais.*

*Je n'ai jamais compris les gens qui se moquent de l'Art contemporain. Certains pensent qu'un enfant pourrait faire de même. Non, un enfant n'aurait pas l'idée de le faire. Un enfant ne maîtrise pas son Art au point de le sublimer, de le torturer et d'en faire ce qu'il veut.*

*Pour moi, il y a autant d'émotions dans la Femme qui pleure que dans le cri d'un nouveau-né.*

*Encore faut-il se donner la peine de vouloir comprendre, d'ouvrir les yeux, un peu plus que d'habitude, de se débarrasser des cages télévisuelles qui cloisonnent nos esprits.*

*L'Art donne la force de dépasser l'existence. Si on ose.*

*Ceci est mon histoire.*

\*

Un rai lumineux fendit le mur de la réalité.

L'Architecte Démolisseur fit volte-face.

Ma silhouette se dessina dans la lueur éclatante.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis l'Auteur.

— L’auteur ?

— Je suis le troisième Artiste. Tu as tué le Sculpteur, tu as tué le Dessinateur mais tu n’auras pas l’Auteur.

Le fou tendit le bras et stoppa net son geste.

— Le fou tendit le bras et stoppa net son geste, continuai-je à voix haute. Il comprit aussitôt à qui il avait affaire. Il savait qu’il avait perdu. Il ne pourrait pas battre l’auteur de sa propre histoire. Il voyait son créateur s’approcher de lui, il entendait les mots sortir de sa bouche et devenir réalité. Il réécrivait sa réalité, il avait le pouvoir absolu, il était Dieu.

On entendait au loin les sirènes des ambulances et de la police.

— Patrick Davenport comprit qu’il n’aurait jamais une ville avec ses initiales. P. D. City, c’est ridicule. Non, Patrick Davenport s’agenouilla et ferma les yeux. Il sentit une main apaisante sur son épaule. Il était impuissant mais ce n’était plus un problème. Il acceptait son destin. Il écoutait l’Artiste absolu de cette histoire.

Ils entendirent les portières claquer.

— Patrick se sentit envahir d’un profond bien-être. Son pouvoir destructeur s’éteignait en même temps que sa haine. Définitivement. Il s’allongea et s’endormit.

Il s’allongea et s’endormit.

Je me retournai vers l’amas de roches qui avait enseveli mes... amis ?

— Les blocs se mirent à trembler. Ils fondirent, se mirent à couler le long d’une paroi invisible, sphérique, qui protégeait Olivia et les Artistes. Les deux artistes se tenaient par la main, les yeux clos. Ils avaient découvert un nouveau pouvoir. Grâce à Steven, David n’avait plus à dessiner pour que ses pensées deviennent réalité. Grâce à David, Steven n’avait plus à toucher les objets pour les sculpter. Leurs Arts s’étaient retrouvés, en parfaite symbiose. Ils avaient créé un bouclier protecteur, instantanément, avant d’être ensevelis. Ils étaient libres. Libres et vivants.

Je devais partir avant qu’ils me voient. Trop tard. Olivia avait déjà remarqué ma présence.

— Prenez soin d’eux, dis-je simplement.

Olivia hocha la tête et me vit disparaître sans un bruit.

\*

*Je n’ai pas respecté les règles du jeu.*

*Pour une fois, je me suis accordé autant de liberté que celle que j’offre à mes personnages.*

*Pardon.*

*Après tout, j’ai créé ces hommes et cette femme. J’ai créé cet univers et*

*j'ai simplement voulu en faire partie. Vous savez, tout le monde peut le faire. Créer n'est pas un don, c'est un travail, l'expression d'une part d'ombre ou de lumière, le témoignage d'une existence. Il y a des règles et des schémas, il y a des contraintes et des limites, il y a des difficultés et des frustrations. C'est vrai.*

*Mais l'Art peut aider à dépasser cela, à changer le regard que nous portons sur le monde. Avec humilité toujours, avec maladresse souvent mais, surtout, avec sincérité.*

*Évadez-vous. Les pires barrières sont celles que nous érigeons nous-mêmes.*

\*

L'Architecte Démolisseur avait fait des dégâts irréversibles.

La structure même du bâtiment avait été touchée.

Pourtant, lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux, la police et les secours ne trouvèrent aucune trace du combat. Tout était intact. Les chaises étaient en place, les vitres étaient réparées, les colonnes de couleurs se dressaient fièrement vers le plafond. Non, deux choses avaient changé. La sphère de marbre avait disparu, et, à côté du corps endormi de Patrick Davenport, se trouvait une nouvelle sculpture, faite de roche blanche, qui représentait, en miniature, l'intérieur du musée lui-même, dans les moindres détails.

Cette sculpture se trouve toujours à l'entrée du musée aujourd'hui.

En regardant de plus près, on peut y lire, en bas à droite : « Pour O, la Muse. Par S, le Sculpteur et D, le Dessinateur. L'esprit de l'Homme est fugace, l'Art est éternel. »



霧理他秋湖

AKIKO MURITA

SORT'IR DU  
CERCUEIL

Il devait cesser de mentir. Il lui en avait fait la promesse.

Vincent se regardait fixement dans le miroir de la salle de bain. La chemise orange qu'il avait choisie lui donnait, certes, bonne mine, mais elle ne lui correspondait plus. Il ne voulait plus jouer un personnage, ne plus être le fils parfait. Il n'y a rien de plus difficile et douloureux que de jouer un rôle 24 heures sur 24, surtout auprès de gens qui sont censés vous connaître mieux que personne : vos propres parents.

Il enleva et jeta à même le sol sa vieille chemise orange. Il se força à s'observer.

Sa peau n'avait plus le blanc laiteux du début. Elle prenait une teinte grisâtre et certaines parties paraissaient même violacées selon l'éclairage de la pièce. Il pouvait compter ses côtes rien qu'en les regardant, sa cage thoracique, étroite et imberbe, semblait sur le point de s'effondrer sur elle-même. Heureusement, il aimait toujours son visage. Si on ne prêtait pas attention aux cernes noirs sous ses yeux, on pouvait remarquer la finesse de ses traits, les longs cils de ses yeux sombres, la pointe légèrement retroussée de son nez. Il avait renoncé depuis longtemps à apprivoiser ses cheveux noirs, légèrement ondulés, qui retombaient devant ses yeux en permanence et rendaient sa coupe au carré approximative.

Il sourit et ouvrit la bouche.

Du bout des doigts, il écarta ses lèvres rose pâle, pour examiner l'intérieur de sa cavité buccale. Bien que recouvertes d'une couche jaunâtre, ses dents semblaient normales, il avait dû les faire limer à plusieurs reprises et les attaques acides de ces dernières années n'avaient rien arrangé. Il s'était d'ailleurs bourré de médicaments contre les douleurs abdominales en vue de la Rencontre.

La Rencontre avec une majuscule. Il ne viendrait à l'idée de personne de qualifier ainsi une simple soirée où un jeune homme de 24 ans allait rendre visite à ses parents. Sauf que cette rencontre allait, selon toute vraisemblance, être la dernière, car après ce qu'il avait à leur avouer, non, à leur annoncer, ils ne le verraient plus jamais de la même façon. À tel point, qu'ils ne voudraient peut-être plus jamais le revoir.

Le morceau de bœuf baignait dans son sang. Un tas de haricots verts flétris complétait son assiette.

— Tu ne manges pas, mon chéri ? demanda sa mère. Je n'ai pas mis d'ail dans le rôti cette fois-ci, je sais que tu ne le digères pas bien. Tu vois, j'ai bien retenu !

Elle était suspendue à ses lèvres. Elle avait fait l'effort de se faire belle pour la venue de son fils unique. Le maquillage dépassait un peu par endroits mais elle avait plutôt réussi à limiter les dégâts grâce à son miroir grossissant. Elle avait fait une couleur – châtain roux – et avait dû passer la matinée avec des bigoudis sur la tête. Son crâne semblait recouvert de ressorts rouillés.

— Merci, maman, cela a l'air délicieux.

Premier mensonge.

Lorsqu'il était arrivé, sa mère l'avait serré dans ses bras, le trouvant pâle, maigrichon, avait ôté à sa place son long manteau noir, s'était déclarée surprise devant ses nouveaux vêtements qu'elle n'avait jamais vus. Évidemment, ils étaient trop larges et trop gris à son goût, mais elle était contente de le voir. Et ce petit sac qu'il portait en bandoulière, il l'avait payé cher ? Il n'avait pas peur qu'on lui vole son portefeuille avec ça ? À quand remontait sa dernière visite ? Deux, trois mois ?

Son père avait réussi à se décoller de son fauteuil et l'avait embrassé sans dire un mot. Il portait un vieux jogging bleu roi, vieille relique de son passé dans l'armée de l'air, et traînait toujours autant les pieds pour déplacer son quintal de son canapé aux toilettes, des toilettes à la table à manger.

Vincent grimaça.

La douleur commençait à naître au creux de son ventre, comme si une fine aiguille brûlante s'insérait dans son estomac, à raison de quelques millimètres par seconde. Il pouvait supporter cela. Il pouvait même supporter bien pire.

Comme souvent ces derniers temps, il ne voulait pas manger. Il voulait simplement tout leur déballer, là, d'un seul coup. Tant pis pour les conséquences. Il voulait lâcher la bombe et ne pas avoir à ramasser les morceaux. Adieu Maman, adieu Papa. Ravi de vous avoir rencontré. Désolé de vous l'apprendre mais vous avez enfanté un monstre.

Il but une gorgée de vin pour se donner du temps. L'arôme profond de la boisson envahit ses narines, un frisson de plaisir envahit sa gorge, le poids sur sa poitrine se fit plus léger. On pouvait dire ce que l'on voulait sur son père mais il savait encore choisir un bon vin. Le jeune homme observa un moment son verre tout en faisant rouler et tourbillonner la boisson rouge sang à l'intérieur.

Il les aimait.

Il se devait de prendre son temps, d'entendre les cris et les reproches, de supporter les pleurs et les larmes, d'accepter l'ignorance et la bêtise.

— Ça va pas, fils ?

Vincent leva les yeux. La face ronde de son père le fixait du regard : deux petits points bleus perçants au milieu du visage. Un morceau de boeuf pendouillait mollement au bout de sa fourchette.

Saisir la première occasion.

— Non, ça ne va pas.

« Cling » fit la fourchette maternelle en tombant dans l'assiette.

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est les études, c'est ça ? Tu n'aimes plus la biologie ? Tu...

— Laisse-le parler, Annie.

Vincent ferma les yeux. Il avait imaginé cette conversation tant de fois. Il allait enfin vivre la scène qu'il avait répétée dans sa tête encore et encore. La croisée des chemins. Pas de retour en arrière. Se jeter dans le vide. Bouleverser des vies, briser des rêves. Passer pour un fou.

Il se sentit envahi par un froid immense. Il ne ressentait plus rien. Il se rendit compte avec calme qu'il était prêt à tout affronter. Le poids de sa propre souffrance était trop lourd. Ses parents devaient l'aider à porter cette charge. C'était bien le rôle des parents, non ?

— Je...

Les mots se mélangeaient dans sa bouche. Par où commencer, quoi dire en premier ? Il avait tant de secrets. Pourraient-ils tout supporter d'un seul coup ?

Il redressa la tête et ouvrit les yeux. Il vit alors une photo de lui, accrochée au mur, juste derrière son père. Il devait avoir 5-6 ans sur celle-ci. Une photo prise à l'école. Il était assis sur un tabouret, devant un faux arbre peint en pourpre. Le sourire était là, poli mais figé. Sa mère lui avait dit « montre tes dents quand tu souris ». Il ne savait pas sourire. Même à cet âge-là. Il tenait une branche morte entre ses mains, censée symboliser l'automne. Il était toujours ce petit garçon. Il ne s'était jamais senti aussi proche de lui.

— Je suis malade.

Deuxième mensonge.

Les pires mots qu'il aurait pu choisir. Il ne se sentait pas malade. Peut-être une victime. Est-on une victime quand on court soi-même vers sa perte ?

— Rien de grave ? demanda son père.

Sa mère ne disait plus rien. Elle restait muette, la bouche ouverte.

— Je souffre de porphyrie érythropoïétique. C'est une maladie du sang. Je ne vais pas mourir mais c'est incurable.

Personne n'osait rompre le silence. Vincent ne savait pas quoi ajouter. Il attendait des questions qui ne venaient pas. Il entendit sa mère renifler sur sa droite. Il ne les regardait pas, il avait les yeux fixés sur la photo de son enfance.

— Les symptômes sont les suivants : des douleurs abdominales fréquentes, une intolérance à la lumière du soleil...

Il faisait la liste comme s'il récitait un texte appris par cœur. Au même moment, comme si elle avait entendu, la douleur qui naissait dans son estomac se fit plus pressante, l'aiguille brûlante devint un pieu incandescent et s'enfonça encore plus.

— ... déformations des dents et des ongles, coloration rouge de certaines parties du corps. Je suis intolérant à certains aliments, comme l'ail par exemple, dit-il en jetant un coup d'œil à sa mère.

Elle ne disait toujours rien. Ses yeux s'emplissaient de larmes, petit à petit.

— Tu as un traitement ? demanda son père.

Enfin, ils se décidaient à parler. Vincent fronça les sourcils. La douleur se faisait plus pressante. Pas maintenant. Ne pas céder. Continuer la conversation comme une personne civilisée.

— Quelques médicaments pour atténuer les douleurs au ventre et... On me fait une saignée une fois par semaine pour éliminer le sang contaminé suivie d'une transfusion juste après pour compenser.

Sa mère but une gorgée de vin.

— Tu supportes pas la lumière, ni l'ail, tu as les dents qui poussent, tu te fais des transfusions sanguines, t'es devenu un vampire ou quoi ? lança-t-elle avec un rire nerveux.

Le cœur de Vincent se recroquevilla dans sa poitrine. La douleur mordit son abdomen. Des milliers de petites dents pointues et empoisonnées. Le jeune homme grimaça malgré lui. Georges le vit et posa une main douce mais ferme sur le poignet de sa femme.

— Ne fais pas attention. Cela fait combien de temps que tu le sais ? demanda-t-il.

— Trois ans.

— Trois ans ! s'exclama sa mère. Et c'est seulement maintenant que tu nous le dis ? Tu ne crois pas qu'on avait le droit de savoir ? Et comment tu l'as attrapée cette maladie ? À une de tes soirées gothiques ? Tu vois, Georges, je t'ai toujours dit qu'on aurait dû l'empêcher de sortir. Alors ? Alors ? Comment tu as chopé cette saloperie ?

Vincent haussa les épaules. Il ne voulait pas pleurer mais le souvenir de cette nuit le hantait encore aujourd'hui.

Trois ans auparavant. La vie d'étudiant à la ville, comme on dit. Apprivoiser une nouvelle liberté, apprivoiser la solitude.

En sortant d'un bar, il décida de couper par le parc pour rejoindre son appartement. Il connaissait la réputation de ce lieu. Des gens y rôdaient souvent la nuit, à la recherche de chair fraîche, pour quelques secondes de plaisir partagé. Des immeubles des années 70 ceinturaient le parc. Leur sommet se perdait dans un ciel d'un noir d'encre. Pas une étoile. Quelques lampadaires balisaient le chemin de leur éclat blanchâtre et froid. Des platanes aux formes torturées et des buissons fournis donnaient aux promeneurs solitaires un semblant d'intimité.

Il repéra sa silhouette de loin, assise sur un banc. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, Vincent remarquait que cette personne inconnue soutenait toujours son regard. À son arrivée, elle se leva et, d'un signe de tête, l'invita à venir la rejoindre derrière un bosquet.

Tout se passa très vite. Un premier baiser, un premier coup de langue. Vincent se sentit comme anesthésié. Il se regardait faire, rendre le baiser, poser ses mains sur ses fesses inconnues, comme un automate, déconnecté de la réalité. La rencontre d'un soir prenait l'initiative, habituée à ce genre d'exercice. Elle guidait les gestes de Vincent, se frottait à lui, faisait naître en lui un désir inconnu et interdit. Plus le jeune homme aimait cela, plus il culpabilisait et se sentait sale. L'Autre le mordit dans le cou. Juste un petit coup rapide pour voir comment il réagissait. Vincent sentait ses muscles se raidir. Le sang battait à ses tempes. L'Autre se frottait à lui, gémissait de plaisir, prenait les choses en main. Sur son cou, il sentit la langue inconnue tracer un sillon humide, sa peau se recouvrit instantanément de frissons, prête à tout. Vincent s'abandonna. Il ne ressentit même pas la douleur lorsque l'Autre le mordit et enfonça ses canines pointues dans sa jugulaire. Vincent ne fit rien pour se défendre. Il était prêt à mourir. Il le méritait.

Il avait dû son salut à un coup de sifflet. Le signal d'alerte des habitués du parc, en cas de présence des flics. L'autre l'avait abandonné. Vincent s'était évanoui et était resté là. Jusqu'au petit matin.

— Alors, Vincent ? Comment tu l’as attrapée ? insista la génitrice.

Bien sûr, il allait répondre, quitte à tout gâcher, il ne savait pas dire non à sa mère. Il ouvrit la bouche mais Georges lui coupa la parole.

— Tu sais quoi, fils ? Cela n’a aucune importance.

— Mais, Georges ! protesta sa femme.

— Tais-toi, Annie. C’est sa vie privée. C’est pas nos affaires.

Elle croisa ses bras sur sa poitrine, l’air renfrogné. Vincent comprit que son père allait le payer après son départ. Il le regarda et celui-ci lui lança un clin d’œil, avec un sourire aux coins des lèvres.

Le jeune homme n’en croyait pas ses yeux. Sa mère qu’il savait aimante devenait hystérique et son père qu’il croyait distant devenait son confident. Lui qui pensait les connaître par cœur...

— Bon ! reprit le père. Il faut quand même faire honneur au rôti ! Et comment va la fac, Vincent ?

Le reste du repas suivit son cours habituel. Vincent parla de son Master de biologie, sa mère de ses leçons de poterie, son père de ses dimanches à la chasse. Ils échangèrent des nouvelles sur le reste de la famille et partagèrent quelques rires.

La douleur s’apaisait.

Tout était redevenu normal.

Aussi normal que possible.

Vincent était en partie rassuré. Il n’aurait plus à cacher cette partie de sa vie. Il n’était pas atteint de porphyrie évidemment. Mais l’existence de cette maladie permettait à Vincent et aux autres vampires de se faire traiter comme les vrais malades. Ils pouvaient rester clean et ainsi éviter de trucider leurs concitoyens.

Très vite après sa contamination, Vincent avait fait des recherches sur le web et avait noué des contacts avec des personnes atteintes du même mal que lui. Finalement, un « ami » du web l’avait pris en main et accompagné dans une clinique un peu particulière. Elle s’occupait exclusivement des « maladies non reconnues par la médecine ». Les soins étaient gratuits et financés par un généreux donateur anonyme. En échange, Vincent acceptait des tests réguliers et toutes les analyses



sanguines susceptibles d'aider la recherche à guérir le « syndrome vampirique ».

Même si les symptômes ressemblaient à ceux de la porphyrie, être vampire était bien pire. Il avait dû apprendre à vivre avec les douleurs abdominales, avec cette faim qui le rongait de l'intérieur et que seul le sang humain pouvait apaiser. En période de manque, juste avant la transfusion suivante, il devait lutter contre le démon qui l'envahissait et qui voulait égorger n'importe quel être humain. Ce combat permanent entre son instinct et la part d'humanité qu'il voulait conserver l'usait physiquement et psychologiquement. La lumière du soleil le condamnait à sortir couvert de la tête au pied et enduit d'écran total, quelle que soit la saison. Son alimentation se réduisait au strict minimum, son appareil digestif fonctionnant plus qu'au ralenti, il s'essouffait donc au moindre effort et manquait d'énergie toute la journée. Il était constipé en permanence et son urine, brune, empestait tellement que, parfois, il vomissait de dégoût. On était loin de la vision romantique et romancée des histoires de vampires pour jeunes filles.

— Voilà le dessert ! chantonna sa mère.

Elle déposa un large plat dans lequel un cylindre aussi plat qu'un camembert mais deux fois plus large attendait son premier coup de couteau.

— Une dame blanche ! s'exclama Vincent, un sourire faussement attendri au coin des lèvres.

— C'est ton dessert préféré, hein, mon chéri ? demanda sa mère, un couteau à la main.

Il hocha la tête en serrant les dents.

Troisième mensonge.

Elle faisait le même à chaque fois. La crème fouettée enveloppait le tout sur trois centimètres d'épaisseur et le blanc éclatant luisait de gras. Il préféra détourner le regard et respirer profondément.

— Aïe !

Il tourna la tête et vit un dôme rouge cerise grossir lentement sur l'index de sa mère. Elle venait de se couper avec le couteau. La goutte tomba, verticalement, et, dans un mouvement d'une parfaite harmonie, éclata en une rose de sang sur le gâteau immaculé.

L'odeur lui prit le nez instantanément, cette odeur métallique caractéristique et délicieuse. La salive emplît sa bouche, il sentit ses pupilles se dilater. Il aurait voulu se jeter la tête la première dans la crème ensanglantée, mordre le doigt de sa mère, et sucer le nectar revigorant comme un bébé qui prend le sein. Il avait envie de mordre, d'arracher ce doigt d'un coup de dents et de s'abreuver de sang, toujours plus de sang.

Ses dents commençaient à le faire souffrir. Elles voulaient pousser. Les muscles de sa mâchoire étaient tendus. Ils maintenaient la pression. Vincent ne céderait pas. Il serra les poings de toutes ses forces. Ses ongles s'enfoncèrent dans les paumes de ses mains. Il se forçait à respirer par le nez, profondément, contrôlant le râle guttural, qui naissait au fond de sa gorge.

Il déglutit et dit rapidement, la main devant la bouche :

— Je vais aux toilettes, je reviens, commencez sans moi.

Il se leva brutalement. La chaise tomba à la renverse. Son sac, qu'il avait accroché au dossier, s'écrasa sur le sol. Son contenu s'étala à la vue de tous. Il ne prit pas la peine de le ramasser et quitta la pièce, presque en courant.

Il verrouilla aussitôt la porte des toilettes. Le front appuyé contre la cloison, il appliquait à la lettre les conseils que les médecins lui avaient donnés pour reprendre le contrôle. Il devait effacer l'image de la goutte de sang sur le gâteau, il devait créer une image mentale positive et rassérénante. Reconquérir sa part d'humanité.

Naturellement, le visage de Gérald s'imposa à son esprit. Sa belle gueule carrée, son sourire franc derrière sa barbe rousse bien fournie, ses yeux noisette, ses sourcils broussailleux, son crâne lisse et barré de deux cicatrices, trophées d'un passé bagarreur.

Il l'avait rencontré à la clinique, dans la salle d'attente. Ils avaient souvent rendez-vous le même jour, avec des médecins différents. Semaine après semaine, les « bonjours » polis avaient été accompagnés de hochements de tête puis de sourires de plus en plus insistants. La lecture innocente d'un magazine people avait été l'occasion d'entamer la conversation.

Vincent sentait les battements de cœur se calmer. La douleur sourde au creux de son ventre semblait faiblir.

Gérald avait pris les devants, dans tous les domaines. Il avait fait son éducation et, petit à petit, modifié l'image que le jeune homme avait de lui-même. Vincent ne s'était jamais considéré comme un vampire. Ce mot semblait si éloigné de ce qu'il vivait au quotidien. Il ne pouvait pas se reconnaître dans l'image stéréotypée que l'on voyait dans les films ou à la télévision. Gérald l'avait forcé à voir la réalité en face. Oui, il était un vampire. Il avait envie de boire du sang et craignait la lumière du jour.

Ses dents ne le faisaient plus souffrir. Il pouvait relâcher les muscles de sa mâchoire.

Ils avaient toujours été là l'un pour l'autre. Quand les espoirs de guérison grâce à un nouveau traitement avaient tourné à l'échec thérapeutique, les deux jeunes hommes s'étaient apporté un réconfort mutuel. Ils partageaient aussi la même vision rationnelle de la maladie. Ils avançaient ensemble, main dans la main, confrontés aux mêmes difficultés.

Il était prêt. Il pouvait retourner voir ses parents. Sa mère avait dû se mettre un pansement. L'odeur de l'antiseptique allait un peu couvrir l'odeur du sang.

Vincent avait promis à Gérald de tout leur dire. « De sortir du cercueil

» comme il le lui avait suggéré. « Ben quoi ? avait-il ajouté. Il y a l'expression "sortir du placard" pour les gays qui font leur coming-out, les vampires peuvent bien sortir du cercueil, non ? »

« Sortir du cercueil ». Tout leur dire.

Le poids de ses secrets et de la maladie avaient rendu les choses beaucoup trop compliquées à gérer pour lui. Il revenait dévasté de chacune de ses visites chez ses parents. Il culpabilisait de leur mentir et il était las de jouer un rôle. Il avait manifestement besoin de leur soutien et de partager tous les aspects de sa vie avec eux.

Il ouvrit finalement la porte des toilettes et les vit, là, au bout du couloir, serrés l'un contre l'autre, sa mère étant en larmes, son père tenant son petit sac à bandoulière dans la main.

Georges prit la parole :

— Tu as fait tomber ton portefeuille en te levant. Il est sorti de ton sac... Avec cette photo.

Le cœur de Vincent fit un bond dans sa poitrine. Sa gorge se serra. Son souffle redevint court. Ce qu'il avait pensé pouvoir éviter se réalisait. Ils allaient lui ordonner de quitter leur maison et de ne jamais revenir.

La photo...

Celle qu'il gardait précieusement dans son portefeuille. Celle où on les voyait, Gérald et lui, se donnant un baiser sur la bouche. La photo de leur anniversaire de rencontre, deux ans auparavant...

— Je suis désolé, balbutia-t-il.

Il l'était vraiment. Pas d'être gay ou d'être vampire. Désolé qu'ils ne puissent apparemment pas accepter la vérité. À son grand étonnement, il ne se sentait ni triste ni coupable. Il était enfin serein, enfin libéré du cercueil qu'il avait lui-même construit patiemment, année après année, pièce par pièce.

Il s'avança vers son père. Sa face ronde était rouge d'émotion. Vincent attrapa la photo et son sac, remit son portefeuille à sa place. Il leur tourna le dos et ouvrit le placard de l'entrée pour récupérer son manteau.

Il s'effrayait lui-même. Il était prêt à ne plus jamais revoir ses parents. Sa vie était ailleurs désormais. Avec Gérald, dans l'appartement qu'ils

partageaient depuis deux ans. Ses parents l'aimaient, ils auraient besoin de temps, ils finiraient peut-être même par accepter.

Il décrocha son manteau du cintre.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demanda doucement Annie. Georges, dis quelque chose.

— Tu pars, déjà, Vincent ? On n'a pas mangé le dessert...

Le jeune homme suspendit son geste. Lentement, il remit le cintre à sa place.

Sa mère, les yeux gonflés et rougis, esquissa un sourire forcé. Son père la tenait par l'épaule et regardait Vincent droit dans les yeux. C'était la première fois que Vincent voyait son père avoir un geste de tendresse envers sa femme. Il ne savait même pas comment réagir ni quoi penser.

— Je ne veux plus vous mentir. C'est trop difficile pour moi. Je n'en ai plus la force, cela me ronge de l'intérieur. Je veux juste être moi-même. Que vous l'acceptiez ou pas.

Ils restèrent figés, dans l'entrée, pendant ce qui sembla durer une éternité. Georges prit l'initiative :

— Viens, raconte-nous ton histoire, dit-il tout simplement.

Les séances de saignée-transfusion lui semblaient beaucoup plus faciles. Vincent se sentait revivre, littéralement. Il pouvait partager cela avec les gens qu'il aimait, en parler sans la moindre arrière-pensée, sans faire attention aux mots qu'il employait ni aux attitudes qu'il pouvait avoir.

Il parlait souvent de Gérald à ses parents. Il avait d'abord abordé le sujet de manière volontaire et parfois un peu artificielle, puis, naturellement, les conversations à son propos étaient devenues normales et systématiques. Le sommet fut atteint lorsque ses parents demandèrent de leur propre chef des nouvelles de Gérald. Ils savaient qu'il était malade également et qu'il souffrait d'hypertrichose, une maladie due à un dérèglement hormonal.

Vincent avait envie qu'ils le rencontrent, qu'ils voient par eux-mêmes à quel point l'homme qu'il aimait était formidable et important à ses yeux. Il voulait aussi qu'ils voient l'appartement qu'il partageait avec lui. Il ne lui restait plus qu'à fixer une date.

— Ça te va, samedi prochain, Gérald, pour inviter mes parents ? demanda Vincent, alors qu'il était au téléphone avec eux.

— Quoi ? Je fais la vaisselle, je n'entends rien avec l'eau qui coule.

Tout en se rapprochant de la cuisine, Vincent répéta sa question.

— On sera le combien ? cria Gérald en retour.

— J'en sais rien ! Heu... Attends... Comment maman ? Le 13, on sera le 13 !

Vincent arriva dans la cuisine, juste à temps pour voir Gérald arrêter l'eau et hurler à pleins poumons :

— Non, pas samedi prochain, je ne peux pas, tu sais bien que c'est la pleine lune !

À peine terminait-il sa phrase qu'il mit les mains devant sa bouche. Il venait de voir son amant entrer dans la pièce.

— Heu, plutôt dans deux semaines, maman, ce sera mieux. Faut que je raccroche, je te rappelle.

Ça y était. Vincent était sorti du cercueil puis du placard et Gérald venait de sortir de la tanière.

**FIN.**

**Du même auteur :**

***Mortelle Camomille***

Roman sur une histoire d'amour gay façon thriller qui se déroule au Japon !

**Site officiel de l'auteur :**

<http://www.akikomurita.com>



霧理他秋湖

AKIKO MURITA



MORTELLE

CAMOMILLE

## **Mortelle Camomille**

**Akiko Murita**

Lorsque Thomas, jeune gay nouvellement arrivé à Tokyo, est engagé au salon de coiffure Camomille, il pense prendre un nouveau départ et faire table rase du passé.

Ce qu'il ignore, c'est que derrière la vie parfaitement réglée de ce petit salon de quartier, se cachent de bien sombres souvenirs.

Il y a presque trois ans, le fils de sa patronne a disparu du jour au lendemain sans laisser de traces.

Et malheureusement pour lui, Thomas lui ressemble trait pour trait.

L'amour entre deux hommes peut-il être plus fort que le poids du passé ?

# Prologue

Il fuyait.

Il ne savait pas quoi, il ne savait pas qui.

Il fuyait pour rester en vie.

Il s'était simplement réveillé dans une chambre inconnue, avec un mal de tête atroce. Aux quatre murs de la pièce, des photos de lui et de ses proches étaient étalées du sol au plafond. Vertige. Un bouquet de roses rouges avait été déposé sur la table de chevet.

Sans réfléchir, il s'était jeté hors de lit.

Sa jambe droite le faisait souffrir. Il sentait un bandage autour de sa cuisse. Il boitait mais il avançait. Ne pas abandonner, encore un pas, s'éloigner de cet enfer.

Il ne gardait aucun souvenir de la veille. Il n'y pensait même pas. Son instinct ne lui ordonnait qu'une chose : fuir, fuir, fuir.

Une porte. Devant lui. Enfin.

Avant même qu'il ait pu l'atteindre, elle s'ouvrit brutalement.

Il recula, sa jambe droite lâcha et il tomba à la renverse.

Il ne vit qu'une ombre noire se jeter sur lui.

Il sentit le poids d'un corps inconnu sur sa poitrine.

Il le plaquait au sol.

Jusqu'à l'étouffer.

## Chapitre

# 1

Il en avait eu d'autres entre ses mains. C'était un expert, ses clients étaient toujours satisfaits du résultat. Anxieux au début, ils finissaient par se détendre et par s'abandonner, ils lui faisaient confiance. Depuis deux ans maintenant, il en avait vu défiler, de tous genres, de tous âges, avec ce même espoir secret d'oublier le quotidien, d'être l'unique objet d'attention d'un autre individu, même inconnu. Il aimait son métier car il aimait tisser des liens avec les gens. Jamais rien de personnel, il ne donnait rien de lui, mais il écoutait, rassurait. Une grande partie de son métier consistait à parler.

Pourquoi était-il aussi nerveux ? Il savait qu'il pouvait compter sur sa technique précise, sur son physique agréable, son sourire assez charmeur pour séduire et assez innocent pour ne pas effrayer. Il en avait vu d'autres, et malgré cela, la boule de plomb dans son ventre refusait de partir, la sueur coulait le long de son torse. Il avait beau respirer profondément, la peur était là, la peur de l'échec.

Il ne s'était pas préparé à un entretien d'embauche si particulier. Il allait être testé sur ses capacités réelles. Pour une fois, ni les photos de son book, ni son CV ne lui viendraient en aide.

Et dire qu'il y avait à peine, quoi, trente minutes, une heure, il sortait de la gare d'Harajuku, aveuglé par le soleil ardent d'un autre été de canicule. Il avait soigné sa tenue, pantalon en coton blanc, débardeur blanc assorti, le cheveu blond était bien apprivoisé. Un look très propre sur lui, assez près du corps pour mettre discrètement sa musculature solide en évidence. Il n'avait gardé avec lui que son vieux book, histoire de montrer de quoi il était capable. Toutes ses autres affaires, son trousseau comme il l'appelait lui-même, étaient restées dans une consigne de la gare.

Il ne connaissait rien du quartier, si ce n'est sa réputation, les clichés que l'on véhiculait à son propos : l'activité permanente, les

rues commerciales, la population grouillante et le nombre impressionnant de salons de coiffure. Autant d'éléments qui garantissaient son anonymat au milieu des hommes d'affaires en costume noir pressés, trop stressés, des *pink lolitas* et autres *cosplayers* du dimanche.

Devant la gare, un bâtiment presque occidental avec ses briquettes marron surmontées de murs blancs à colombages, il avait attendu une dizaine de minutes, en plein soleil. À gauche, à droite, des épaules le frôlaient, il était un point immobile et gênant, au milieu du flot incessant des voyageurs qui quittaient la gare. Comme à chaque fois qu'il arrivait dans un nouvel endroit, il ne savait pas où aller, il se sentait un peu déprimé. Devoir affronter un nouvel endroit, une nouvelle ville, ne faisait que souligner davantage tout ce qu'il avait laissé derrière lui, encore.

Un coup de klaxon le sortit de ses réflexions et il se décida enfin à avancer, plus ou moins guidé par le flux de la foule. Il souhaitait absolument éviter les rues Omotesandô et Takeshita qui débordaient de gens en permanence. Il avait besoin de calme, il voulait se poser, au moins pour un moment. C'est en continuant à déambuler dans des rues de plus en plus petites et de moins en moins peuplées qu'il tomba sur ce qu'il cherchait : une enseigne cylindrique, peinte de rubans bleus, blancs, rouges, qui tournait lentement sur elle-même et indiquait à coup sûr un salon de coiffure.

Deux simples rideaux vert anis encadraient la vitrine comme s'il s'agissait d'une petite scène de théâtre. Une discrète pancarte sur la porte en verre indiquait que le salon était ouvert. Rien de tapageur, rien de brillant, de doré, pas de photos de mannequins au maquillage outrancier. Tout semblait simple et de bon goût. Le nom du salon le conforta dans son choix. C'était un simple mot, de couleur vert pâle, peint d'une main de femme, un mot français : « Camomille », lut-il à voix haute.

Il s'avança aussi naturellement que possible pour essayer de voir à l'intérieur. Au fur et à mesure qu'il s'approchait, son cœur s'accélérait, la chaleur de la rue lui paraissait étouffante, son front se couvrait de petites gouttes de sueur. Plus la distance se réduisait, moins il voyait à l'intérieur, les reflets du soleil, sur le verre, bloquaient tout regard indiscret. Il allait devoir entrer.

Il resta un instant sur le seuil, interdit. Il n'y avait pas d'étagères débordant de produits cosmétiques aux vertus plus ahurissantes les unes que les autres. Sur sa gauche, le coin des coiffeurs, deux employés travaillaient devant de grands miroirs qui montaient jusqu'au plafond. Les spots diffusaient une douce lueur blanche qui se reflétait sur le carrelage blanc où aucun cheveu des clients précédents ne s'était perdu. Chaque objet semblait à sa place, chaque espace était

clairement délimité par des bandes verticales de couleur prune sur les murs. Sur sa droite, trois bacs de porcelaine blanche étincelaient. Personne n'aurait pu dire que deux d'entre eux venaient d'être utilisés pour les shampoings des clients présents. Il fut soulagé de voir qu'aucun d'entre eux n'était équipé de ces machines automatiques qui ressemblaient à de gros casques et qui nettoyaient les cheveux autant qu'elles décapaient le crâne.

— Je peux vous aider ?

La voix interrompit sa rêverie. Il regarda devant lui et s'approcha en souriant du bureau d'accueil. Celui-ci était fait du même bois sombre que les autres meubles du salon. La femme qui lui faisait face le regardait avec une bienveillance toute professionnelle. Derrière elle, un escalier en colimaçon s'élevait vers un sombre premier étage.

— Vous voulez prendre rendez-vous ?

Elle devait avoir une quarantaine d'années. Ses cheveux noirs étaient maintenus dans un chignon parfait. Elle portait un chemisier de soie rouge foncé qui, malgré la chaleur du salon, ne faisait aucun faux pli ni ne portait la moindre trace de transpiration. Une jupe droite, noire, complétait la tenue. Il reconnut aussitôt la patronne des lieux. Peut-être sa future patronne. Il la regarda droit dans les yeux.

— Bonjour, je m'appelle Thomas. Je suis coiffeur et je me demandais si vous embaucheriez du nouveau personnel.

Le sourire de la femme s'évanouit. Ses lèvres se resserrèrent imperceptiblement, elle se redressa lentement sans quitter Thomas du regard. Il se demanda un instant si elle n'allait pas lui sauter à la gorge. Ses sourcils s'étaient légèrement froncés, sa main droite s'était crispée sur le crayon qu'elle tenait pour noter les rendez-vous. Thomas crut voir un léger voile de larmes recouvrir ses yeux noirs et froids. Elle cligna des yeux volontairement et reprit la parole.

— C'est possible.

Pendant une seconde, Thomas crut que le temps s'était arrêté. Il n'entendait plus la musique d'ambiance, ni la conversation des deux autres coiffeurs, il ne lui parvenait que l'odeur vaguement piquante des shampoings et des bombes de laque. Il se sentait comme paralysé. L'image qu'il avait de la scène était immobile, comme un film en arrêt sur image. Il avait la bouche sèche. Que faire ?

— C'est un book que vous avez entre les mains. Je peux le voir ou vous voulez le garder pour vous ? Vous n'avez pas l'air bien dégourdi, mon garçon.

Le ton de la femme était de plus en plus sec.

Elle lui arracha le book des mains. Avant de l'ouvrir, elle lui tendit son crayon à papier.

— Vous pouvez me tenir cela une seconde, s'il vous plaît ?

Thomas prit le crayon et le regarda un instant, encore éberlué par la

tournure que prenaient les évènements. Cette femme s'était imposée à lui avec assurance, en quelques gestes, quelques attitudes précises et calculées. Elle regardait les photos des coiffures qu'il avait effectuées pour différents concours et autres show-rooms au cours des deux années précédentes. Elle haussait les épaules à chacune d'entre elles, se contenant d'un « tsss » ou d'un « peuh ! » à chaque fois qu'elle découvrait une nouvelle photo. Il ne lui fallut pas plus d'une dizaine de secondes pour en faire le tour.

— Vous êtes certainement un de ces jeunes coiffeurs qui se croit doué parce qu'il a un beau physique et arrive à faire tenir une coiffure de vingt centimètres de haut à grand renfort de laque et de gel ?

— Non, madame. J'ai encore beaucoup de choses à apprendre. Désolé de vous avoir fait perdre votre temps.

Thomas tendit la main pour récupérer son book et rendre le crayon à la patronne du salon. Elle le considéra du regard pendant ce qui sembla à Thomas une éternité.

— Nous n'en avons pas fini, jeune homme. Nous allons voir ce que vous valez.

Elle leva les bras et enleva une à une les épingles à cheveux de son chignon. Ce n'est que lorsque la dernière fut retirée que ses cheveux se dénouèrent et retombèrent en cascade autour de son cou. Elle secoua la tête de droite à gauche et ordonna :

— Coiffez-moi.

— Mais je n'ai pas... Je n'ai pas apporté mon matériel.

— Vous avez tout le matériel nécessaire entre les mains.

Thomas baissa les yeux et vit les seuls instruments qu'il allait pouvoir utiliser : ses propres mains et un crayon à papier.

\*

Il se sentait tellement stupide. Ils s'étaient installés au troisième fauteuil. Les deux autres employés, juste à ses côtés, continuaient leur travail comme si de rien n'était. Il se détestait quand il restait bloqué de la sorte. Il savait ce qu'il avait à faire mais n'arrivait pas à bouger. Son père avait bien raison quand il disait qu'il n'arriverait jamais à...

— Je voudrais changer de tête. Je suis fatiguée d'avoir tout le temps la même coupe de cheveux. Qu'est-ce que vous me conseillez ?

Ce fut le déclic. Thomas comprit aussitôt ce qu'elle attendait de lui. Cet entretien tenait davantage du jeu de rôle. Elle ferait la cliente et lui, le coiffeur évidemment.

— Vous avez un beau visage, équilibré, très fin. Je pense qu'une coiffure volumineuse ne ferait qu'écraser vos traits.

Thomas passait ses doigts dans les cheveux de la patr...de la cliente. Il devait la considérer comme une cliente. Ils n'avaient pas besoin

d'être brossés, ils étaient souples, encore très noirs avec de légers reflets bleutés.

— Je vous vois bien avec une coupe...

— Faites-moi la surprise, l'interrompt-elle avec malice.

Il savait ce qu'il allait faire. Les gestes se mettaient en place d'eux-mêmes. Il se servit du crayon pour séparer une première mèche de cheveux de l'ensemble. Il la travailla en la faisant glisser entre son index et son majeur et en appliquant un léger mouvement de courbure, se servant du crayon comme d'un fer à lisser.

— Cet été est particulièrement chaud, vous ne trouvez pas ? demanda-t-il.

Rien de tel que la météo pour briser la glace.

— C'est comme cela tous les ans à Tokyo. Dois-je en déduire que c'est la première fois que vous venez dans la région ?

C'était comme si Thomas avait reçu un coup dans le ventre. Elle était forte, intelligente et savait appuyer là où cela faisait mal.

— C'est en effet une première fois pour moi. J'ai voulu voir du pays.

— D'où venez-vous ?

— D'une petite ville au sud de Kyushu. Vous ne devez pas connaître.

Le masque de la patronne refit aussitôt surface.

— Il n'est pas interdit de mentir aux clients comme vous êtes en train de le faire mais tâchez d'y mettre un peu plus de conviction et ne pointez pas du doigt leur ignorance géographique.

— Bien, madame.

Mèche après mèche, la coiffure prenait forme. Thomas avait pris comme base une classique raie au milieu. Il sentait que la femme aimait les choses simples et efficaces.

— Vous avez réussi à trouver un logement ? Vous avez de la famille à Tokyo ?

— Je suis arrivé ce matin. Je n'ai pas encore cherché de logement. Je suis déjà content d'avoir trouvé du travail, ajouta-t-il avec ironie.

Était-ce un sourire que Thomas avait décelé sur le visage de sa « cliente » ?

— Je connais une personne qui pourrait vous louer un appartement avec une chambre, une cuisine, une salle de bain, pas très loin d'ici.

— Cela me semble très intéressant mais je ne suis pas sûr d'avoir les moyens...

Délicatement, Thomas dégagea une mèche de cheveux de chaque tempe, les fit passer par dessus chaque oreille pour les associer derrière la tête. Il était très concentré.

Elle éternua brutalement. Thomas lâcha les mèches par réflexe. Leurs regards se croisèrent dans le miroir.

— Tout va bien ? Je ne vous ai pas tiré les cheveux ? s'enquit-il aussitôt.



— C'est parfait. Je dois faire une petite réaction allergique. J'ai toujours été allergique aux parfums bon marché. C'est vous, cette odeur ?

Elle était redoutable, capable d'asséner les pires horreurs avec le sourire. Tout en continuant sa coiffure, Thomas enchaîna :

— Vous savez, dans un salon coiffure, entre les shampooings, les teintures, la laque, il y a beaucoup d'odeurs désagréables !

Avant qu'elle ait pu dire quoi que ce soit, il poursuivit :

— Et cet appartement, dites-moi, vous pensez que je pourrai le louer pas trop cher ?

— Je pense qu'en rendant quelques petits services au propriétaire, vous pourriez convenir d'un loyer satisfaisant pour vous deux.

Il avait presque terminé. Il lui suffisait de nouer les dernières mèches derrière la tête, il aurait eu besoin d'une pince ou d'un élastique... Thomas pensa un moment faire une tresse pour les maintenir en place et il eut une illumination. Très content de lui, il enroula les mèches autour du crayon, fit un mouvement de torsion, le redressa délicatement avant de le planter dans le mini-chignon qu'il venait de créer.

— Voilà !

Thomas recula d'un pas et laissa sa possible future patronne juger du résultat. Celle-ci tourna la tête à droite, à gauche. Le crayon tint en place.

— Vous croyez vraiment qu'une de mes clientes accepterait de se promener dans la rue avec un crayon planté dans le crâne ?

Elle se leva, fit face au jeune homme qui attendait le verdict avec anxiété.

— Vous êtes engagé.

Thomas laissa échapper un petit cri de joie.

— À l'essai.

\*

Sa grosse valise tenue à deux mains, sa mallette de coiffure en bandoulière, ahanant, Thomas poussa la porte du salon.

— Sortez d'ici tout de suite, inconscient ! Vous n'allez pas passer comme ça devant tous les clients ! Il y a une entrée secondaire !

— Désolé.

Le prenant fermement par le bras, la patronne entraîna Thomas à l'extérieur du salon.

Elle ne lui avait pas menti. Elle connaissait effectivement une personne susceptible de lui louer un appartement. C'était une certaine madame Nakamura, propriétaire d'un petit salon de coiffure nommé « Camomille ». Elle avait proposé à Thomas de lui louer le premier

étage du salon, à moindre coût. Il avait accepté sans réfléchir. Être hébergé par sa patronne pouvait être risqué mais Thomas savait qu'il ne pouvait pas refuser une telle opportunité.

Elle le conduisit dans une ruelle qui longeait le salon et c'est tout en haut d'un escalier métallique que Thomas put franchir l'entrée de son futur chez lui.

Ils pénétrèrent dans un couloir sombre qui desservait différentes pièces : 3 portes à gauche, 2 à droite, une en face. Elle le précéda en désignant les portes, une à une.

— Salle de bain, cuisine, toilettes, le salon, votre chambre. Ici, l'escalier descend directement au salon, vous avez dû l'apercevoir tout à l'heure.

Alors que Thomas la suivait en trotinant, elle entra dans la chambre, ouvrit les fenêtres et les volets. La lumière qui envahit la pièce fut si éclatante que Thomas plissa les yeux. La pièce était d'une grande simplicité : lit central, une table de chevet, des placards coulissants, un lustre rond, des rideaux. Le tout, blanc.

— Vous trouverez le nécessaire pour faire le lit dans le placard. Veuillez excuser l'odeur de renfermé mais personne ne vient plus ici depuis longtemps.

Thomas hocha la tête en silence. Il n'avait rien remarqué.

— Ma fille viendra de temps en temps pour faire ses devoirs dans la cuisine.

— Oh, vous avez une fille ? dit-il avec un sourire un peu forcé.

Elle leva les yeux au ciel sans répondre et ajouta, en quittant la pièce :

— Ne laissez rien traîner. Heu, vous pouvez poser votre valise, vous savez...

Il la lâcha aussitôt. La valise tomba sur le sol avec un bruit mat. Les vibrations firent trembler les portes du placard mural.

— Je vous laisse vous installer.

Alors qu'elle posait son pied sur la première marche de l'escalier descendant au salon, Thomas passa la tête dans le couloir et désigna du menton une porte au bout du couloir.

— Excusez-moi, vous ne m'avez pas dit ce qu'il y a dans cette pièce.

Nakamura se raidit légèrement, il baissa les yeux, comprenant qu'il avait encore gaffé.

— Cette pièce est condamnée. Personne n'est autorisé à y pénétrer, c'est clair ?

— Oui, madame.

— Vous commencez demain à 8 heures. J'exige une tenue correcte. Pantalon long, chemisette, vous serez rasé de près, j'attends de vous une coiffure impeccable. Vous représentez la boutique.

— Bien, madame.

Elle lui tourna le dos et disparut dans l'escalier.

Il était enfin seul. Chez lui. Une bouffée de bonheur naissait au creux de son ventre, il était soulagé, toutes ses craintes s'étaient évaporées en moins d'une journée. Un nouveau départ. Il s'approcha de la fenêtre de sa chambre. L'envers du décor s'étalait sous ses yeux : toits aux tuiles joliment tachées, fils électriques argentés se balançant entre tous les bâtiments, quelques balcons avec pots de fleurs chétifs mais colorés. C'était magnifique, il fallait que cela soit magnifique parce que c'était sa vue à lui, ce pour quoi il était venu ici.

L'impression d'avoir enfin réussi quelque chose prenait le dessus. Il sentait la joie l'envahir petit à petit, elle montait imperceptiblement, se faufilant entre ses organes, gratouillant le fond de sa gorge, le forçant à oser s'exprimer. Il inspira un grand coup, leva les bras au ciel et lâcha :

— YATTAAAAA !!!

Quelqu'un toussa dans son dos.

Thomas déglutit. Il mit quelques secondes avant d'oser faire volte-face. Il savait ce qui l'attendait, Nakamura, tapant du pied, lui annonçant officiellement qu'elle n'engageait pas les débiles mentaux. Lorsqu'il trouva la force de se retourner, ce fut bien elle qu'il vit à l'entrée de la chambre. Sa chambre.

— Hum... je suis venue vous donner vos clés.

— Mer... merci.

Au loin, un corbeau noir traversait le ciel : « Croâ, croâ, croâ ! »

## Chapitre

# 2

— Alors, bilan de la matinée ?

Elle avait osé demander, il avait osé dire oui. Ayako, une nouvelle collègue de Thomas, l'avait bien observé sous toutes les coutures (surtout celles de son pantalon) avant de lui proposer un repas au petit restau du coin.

Elle avait beaucoup ri intérieurement. Au moindre ordre de madame Nakamura, Thomas s'était précipité.

« Thomas ! Balai ! » et il faisait travailler ses biceps bien développés, moulés dans sa chemisette blanche. Le pauvre était obligé de se pencher en avant pour entasser les cheveux des clients dans sa petite pelle en plastique vert pomme. Ayako n'avait pu que remarquer la suggestion de la naissance de la raie de ses fesses où se perdaient d'adorables poils blond cendré.

« Thomas ! Téléphone ! » et il courait, les mains en avant, le souffle court, saisissait le combiné, répondait d'une voix grave : « Salon Camomille, bonjour ! » Elle avait remarqué qu'il passait nerveusement sa langue sur ses lèvres alors qu'il notait les rendez-vous. Il était gaucher. Un cordon de cuir entourait son poignet droit et retenait une sorte de pendentif rectangulaire. Elle allait se renseigner à son propos.

« Thomas ! Matériel ! » et il rangeait tout ce qui dépassait : les ciseaux oubliés, les bouteilles de shampoing, les serviettes, les colorants. Il allait et venait sans cesse entre le salon et la réserve du rez-de-chaussée qui jouxtait les vestiaires des employés.

Malgré les ordres incessants, il souriait tout le temps. Ses dents étaient d'un blanc de porcelaine et parfaitement alignées. Deux fossettes creusaient ses joues et donnaient envie à Ayako d'y croquer dedans.

— Je suis déjà épuisé mais je suis ravi ! répondit-il entre deux bouchées.

— Madame Nakamura peut avoir l'air dur quelquefois mais elle est juste.

Il ne la regardait même pas. Le pauvre, il devait être affamé !

— Et tu es nouveau sur la région ?

— Oui.

— Tu viens d'où ?

— De loin.

— Ah...

Ayako jouait machinalement avec la paille de son verre en la faisant rouler entre son pouce et son index. Elle essayait en vain de capter le regard de Thomas qui ne quittait pas son assiette des yeux. Elle secoua la tête, faisant danser ses cheveux noirs barrés de mèches roses qui retombaient en torsades de chaque côté de son visage.

— Tu as des cheveux magnifiques, lança-t-il tout à coup.

— Merci. Ce serait une faute professionnelle s'il en était autrement ! répondit-elle en éclatant de rire. J'ai dû me battre avec madame Nakamura pour qu'elle accepte les mèches roses. Mon look habituel est plus « coloré » mais... le salon est plutôt traditionnel.

— C'est justement ce qui me plaît. On est loin de ces salons ultramodernes avec les shampooineuses automatiques et la musique à fond. C'est calme, élégant. La classe quoi !

— Je suis d'accord avec toi mais je ne me sens pas toujours à l'aise dans ces habits. Chemisier blanc, jupe noire, ce n'est pas ce qui me met le plus en valeur, dit-elle en tirant la langue et en haussant les épaules.

— Tu es très jolie telle que tu es. Je ne te connais pas beaucoup mais tu n'as pas besoin d'artifices.

Elle en resta bouche bée. Il lui avait dit cela sans sourciller, les yeux plantés dans les siens, avec le plus grand sérieux du monde. Elle se sentit instantanément rougir et se détesta aussitôt pour cela. Elle but un peu, histoire de se reprendre, et décida de changer de sujet.

— J'ai remarqué ce que tu as autour du poignet. On dirait un *kamon*<sup>[1]</sup>. C'est le symbole de ta famille ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Non, c'est juste un... accessoire de mode. Mes parents sont morts dans un accident de voiture.

— Désolée, je ne...

— Ce n'est pas grave, tu ne pouvais pas savoir.

Il avait déjà fini son assiette. Un grain de riz était resté collé au coin de sa bouche.

— C'était un délicieux repas. Cela faisait longtemps que je n'avais pas mangé aussi bien. Hum... Dis-moi, je n'ai pas vu le troisième employé du salon, l'autre garçon, Ryû, c'est ça ?

— Il ne travaille pas ce matin, répondit-elle, un peu refroidie par la tournure de la conversation.

Elle tendit la main vers le visage de Thomas pour ôter le grain de riz rebelle. Il eut un mouvement de recul instinctif.

— Tu as du riz sur la joue.

— Pardon.

Il était retombé dans son mutisme.

— Tu sais que je n'ai jamais vu madame Nakamura embaucher quelqu'un auparavant ?

— Ah... C'est curieux.

— Ce qui me trouble, c'est que tu ressembles beaucoup à son fils.

Elle savait qu'elle prenait un risque en le lui disant mais il était tellement secret, elle voulait le forcer à réagir.

— Elle a un fils ?

Une lueur d'intérêt passa dans les yeux de Thomas.

— Oui, « a » ou « avait » un fils. Il a quitté le salon, y'a presque trois ans et il n'a donné aucun signe de vie depuis. Bon... On y retourne ?

\*

La rage déformait les traits de son visage. Cela ne lui en conférait que plus de caractère.

— Comment as-tu pu faire une chose pareille ? commença-t-il d'une voix sourde, étrangement sensuelle.

Ses cheveux étaient déjà blancs malgré son jeune âge. Il les coiffait en chignon et plus il parlait, plus l'ensemble se défaisait, mèche par mèche, retombait sur ses épaules, devant son visage, lui barrant l'œil droit mais n'enlevant rien à ses reflets bleu acier qui fascinaient Thomas.

— C'est ton premier jour ici et c'est comme ça que tu commences ? Tu crois que tu peux débarquer comme par enchantement et me piquer ce que j'ai mis des années à construire ?

C'était donc Ryû. Son second collègue de travail. Un collègue de travail qui était en train de lui passer le savon de sa vie dans les vestiaires du salon. Thomas ne s'en rendait même pas compte. Il ne voyait que les deux premiers boutons défaits de la chemise du coiffeur hurleur, invitant le regard près de son torse, pas très musclé mais attirant, près de son cœur, que l'on devinait passionné.

Tout avait commencé très simplement. Ryû était en retard et madame Nakamura avait demandé à Thomas de le remplacer. Ayako l'avait encouragé du regard. C'est une occasion unique pour Thomas de montrer ce qu'il pouvait faire. S'il s'était attendu à ça...

— Personne ne t'a jamais dit qu'on ne vole pas les clients de ses collègues ?

Ca oui, Ryû était en colère. Un vrai dragon. Il n'arrêtait pas d'ouvrir et de refermer ses poings osseux. Il devait avoir des doigts très longs et

délicats bien que, pour le moment, ils ressemblaient davantage à des serres.

— C'est scandaleux, cela fait des mois que j'essaie de trouver une coiffure potable pour madame Azuki. Et tu arrives avec ton physique de bellâtre, ton sourire charmeur, tes épaules carrées, ta...

Ryû commençait même à transpirer. Une série de gouttes salées s'était formée sur son front et glissait lentement sur ses tempes. La température de la pièce semblait augmenter seconde après seconde.

— Je suis désolé.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ? Comment oses...

— Cela suffit, Ryû. Vous en avez assez dit. Votre cliente suivante vous attend.

Nakamura avait parlé. Ton glacial et implacable. Thomas ne l'avait même pas entendue entrer dans les vestiaires.

— Oui, madame.

— Vous avez 5 minutes, Thomas. Ressaisissez-vous.

Et le jeune coiffeur fut seul.

Son cœur battait la chamade. Il avait la bouche sèche. Jamais on ne lui avait parlé ainsi. Jamais on ne l'avait traité avec autant de passion. Jamais il n'avait vu un homme d'une telle beauté. Jamais il n'avait cru au coup de foudre.

Il fallait pourtant se rendre à l'évidence, Thomas, le sourire béat, venait de tomber amoureux.

[1] Un kamon est un emblème qui représente certaines familles au Japon.

## Chapitre

# 3

— T'es qui, toi ?

Regard étonné du grand garçon au balai.

— T'es nouveau ? Tu as quel âge ?

— Bon... bonjour.

— Je m'appelle Mizuko, j'ai 5 ans. Tu aimes ma robe ?

La fillette pivota sur elle-même, montrant sa jolie robe rouge. Des élastiques noirs ornés de cerises en plastique maintenaient ses couettes en place. Une parfaite raie au milieu terminait la coiffure. Elle portait un sac à dos rose pâle *Hello Kittie*.

— Jolie, bafouilla Thomas qui n'avait jamais été très à l'aise avec les enfants.

— Merciiiiiiiiiii.

Elle partit en courant, fit la bise à Ayako, à Ryû, écarta les bras pour faire l'avion et commença sa manœuvre pour revenir sur Thomas, en piquet. Ce dernier, paralysé, avait le regard du lapin pris dans les phares d'une voiture avant de se faire écraser.

Mizuko s'arrêta brusquement, baissa les bras et demanda, la tête légèrement penchée sur le côté :

— Attends, tu ne m'as pas dit comment tu t'appelles !

— Je m'appelle Thomas.

— Tu n'es pas complètement japonais, hein ?

— Ma mère, heu... française, balbutia-t-il, complètement désarçonné qu'elle ait pu s'en apercevoir, c'était la première fois qu'on lui faisait la remarque.

— Moi, je m'appelle Mizuko !

— Tu l'as déjà dit...

— T'es coiffeur ?

— Oui.

— Tu voudras bien me coiffer un jour ? Tu me trouves jolie ? Tu as une copine ?



À cette question, Ryû et Ayako suspendirent leur geste en même temps. Leurs clientes échangèrent un regard.

Thomas manqua de s'étouffer. Il essaya subtilement de balayer des cheveux imaginaires pour contourner la poupée à questions.

— J'ai du travail.

Elle continuait de le suivre, le bombardant de questions, des plus personnelles aux plus bizarres.

— C'est quoi ton signe astrologique ? Tu aimes *Hello Kittie* ? C'est naturel ta couleur ? Tu te mets du gel ?

Thomas croisa le regard d'Ayako. Elle jubilait.

— Pourquoi tu dis rien ? T'es trop marrant, toi !

— Mizuko ! l'appela Ryû. J'entends ta mère.

En effet, madame Nakamura descendait l'escalier central. Elle remettait machinalement sa coiffure et son chemisier en place. Son expression s'attendrit lorsque ses yeux rencontrèrent sa fille qui l'attendait tout en bas, les mains derrière le dos.

— Bonjour ma chérie.

— Bonjour ! Je monte !

Elle disparut dans l'escalier quatre à quatre, on entendit bientôt le bruit sourd de ses pas à l'étage.

— Thomas ?

— Oui, madame ?

— Je vous ai pris quelques rendez-vous pour demain. Il est temps de vous lancer.

\*

La nuit tombait sur Tokyo. La lumière du jour était remplacée par celle des néons et de l'éclairage public. La lueur de l'enseigne du salon laissait son empreinte verte sur le sol.

La chaise en face de lui était vide. La pièce elle-même était vide. Normal, il était seul et il allait devoir s'y faire. Après tout, il l'avait choisi.

Il n'avait pas réussi à finir son repas. Il avait encore le ventre noué par le contrecoup de la journée écoulée. En l'espace de 48 heures, il avait trouvé un travail, un logement, une amie et peut-être l'amour ! Thomas sourit en repensant à Ryû. Il ne connaissait rien de lui mais des sentiments très forts l'avaient envahi dès la première seconde où il avait croisé son regard. Un regard intense et empli de mélancolie.

La même mélancolie que Thomas ressentait en ce moment même. On reconnaît très vite chez les autres ce que l'on essaie de leur cacher.

Après quelques secondes d'hésitation, il sortit son téléphone portable et commença à composer un message. Ses doigts tremblaient. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois, se relire autant de fois avant

d'oser l'envoyer. Il avait tellement de choses à raconter mais trop peu d'espace et trop de faits à camoufler.

Presque à regret, il se leva, jeta le reste de repas à la poubelle, laissa la vaisselle dans l'évier et quitta la cuisine.

Dans le couloir, il stoppa net.

Un rayon lumineux filtrait sous la porte de la pièce condamnée. Celle dont madame Nakamura lui avait interdit l'accès. Quelqu'un y était pourtant allé et avait laissé la lumière allumée.

Où alors peut-être que quelqu'un y était toujours.

— Y'a quelqu'un ? demanda Thomas d'une voix qu'il aurait voulue plus autoritaire.

Pas de réponse. Évidemment.

Il s'approcha lentement de la porte.

Pas un son. Juste celui de son propre cœur qui semblait vouloir sortir de sa poitrine.

Presque malgré lui, il saisit la poignée de la porte. La paume de sa main était moite. Ce n'était pas dû à chaleur ambiante. Thomas sentait sa gorge s'assécher. Il déglutissait avec peine.

Il essaya d'ouvrir la porte, le plus lentement possible, grimaçant à l'idée de faire trop de bruit, de déranger un intrus, un esprit malin.

Elle était verrouillée.

La sonnerie de son téléphone retentit. Thomas sursauta et laissa échapper un cri.

On avait répondu à son message. Il le lut et éclata en sanglots.

## Chapitre

# 4

Les clients et les jours se succédaient, Thomas coiffait, rasait, massait, pour son plus grand bonheur. Il ne ressentait aucun stress. S'il savait une chose, c'est qu'il était doué pour ce métier. Et puis, après avoir coiffé sa propre patronne, que pouvait-il lui arriver de pire ?

Elle le regardait justement, semblant scruter la moindre faille, le moindre défaut. Thomas était étonné de ne pas la voir coiffer aujourd'hui. Elle se contentait de prendre les rendez-vous, de répondre au téléphone, de servir les cafés... De temps en temps, l'air de rien, elle se massait longuement les poignets. Thomas pouvait lire la douleur sur son visage. Elle faisait tout son possible pour la cacher mais il y avait des crispations qui ne trompaient pas.

Il se gardait bien de lui faire la moindre remarque. Elle n'était pas du genre à se confier à ses employés.

L'ambiance était plutôt détendue au salon. Au milieu du vacarme des sèches cheveux, du bruit des ciseaux, des conversations sur le temps qu'il faisait, tout le monde s'affairait, les clients souriaient.

Thomas ne pouvait s'empêcher de jeter un coup d'œil du côté d'Ayako et de Ryû. Il n'osait pas leur parler – vu qu'ils ne se parlaient même pas entre eux – mais, à chaque fois, discrètement, Ayako lui faisait un signe de tête encourageant. Ryû, par contre, l'ignorait complètement. Cela n'empêchait pas Thomas de l'admirer à la moindre occasion.

Comme à son habitude, vers 16 heures, *Hello Kittie* sur le dos, Mizuko faisait son entrée, inventant de nouvelles questions, de nouvelles manières de mettre Thomas mal à l'aise.

— Je sors. Je pense être de retour d'ici une heure. Ryû, je vous confie le salon. Mizuko, monte dans la cuisine.

— Bien, madame.

— Oui, maman !

Nakamura quitta le salon sans plus de cérémonie.

Ayako jeta un coup d'œil à Thomas et haussa les épaules.

Il se dit qu'une telle occasion ne se renouvellerait pas de sitôt.

— Ryû, je prends ma pause, ma prochaine cliente arrive dans une dizaine de minutes.

Avant qu'il ait pu objecter quoi que ce soit, Thomas se précipita dans l'escalier et monta à l'étage.

Il trouva Mizuko, au milieu du couloir, les yeux écarquillés, les mains sur le cœur.

— Tu m'as fait peur ! On ne t'a jamais dit que c'est pas bien de faire peur aux dames ?

Il hésitait. Il n'avait aucune raison d'hésiter. Cette gamine n'avait que 5 ans !

— Dis-moi, Mizuko.

— Oui ?

Tête penchée sur le côté et sourire *kawaiï* à faire fondre n'importe qui.

Thomas désigna la porte interdite, au fond du couloir.

— Tu sais ce qu'il y a dans cette pièce, là ?

Elle répondit sans même se retourner :

— C'est la chambre de mon frère. Moi, j'y vais jamais. Personne n'a le droit d'y aller. De toute façon, la porte est toujours fermée à clé.

— Tu es sûre ? Hier soir, j'ai cru voir de la lumière à l'intérieur.

Elle se mordit les lèvres, leva les yeux au ciel et rétorqua :

— Je suis sûre. Personne n'a le droit d'y aller.

— Ah... Heu...

Elle se retourna :

— Tu peux regarder, y'a pas de lumière.

Thomas s'approcha de la porte, regarda en dessous.

— En effet, j'ai dû rêver.

Mizuko lui sourit et chuchota au creux de son oreille :

— Tu veux voir la photo de mon frère ? Je l'ai toujours avec moi.

Elle ôta son sac à dos et, avec ses petites mains d'enfant, tira sur la fermeture éclair. Elle en sortit un carnet rose à l'intérieur duquel elle avait glissé une photographie.

— Thomas ! Madame Fujita est arrivée !

— Tu me montreras plus tard, Mizuko. On m'appelle.

— Thomas !

— J'arrive, Ryû !

Thomas fit une grimace. Mizuko éclata de rire.

\*

— Qu'est-ce que tu faisais ?

Tous les deux dans les vestiaires. Encore. Une autre engueulade.

Il n'avait jamais remarqué son parfum. Mais, là, à 50 centimètres l'un de l'autre... Thomas pouvait en apprécier toute la subtilité.

— Tu m'écoutes ? T'as pas fini de faire l'ahuri ?

Un parfum à la fois capiteux et épicé...

— Tu veux que je me fasse virer ? On va avoir du retard sur le planning.

— On n'aura pas de retard. Je peux coiffer très vite et être super efficace, répondit Thomas, enfin.

Il ne supportait pas que l'on remette en cause ses qualités professionnelles.

Le jeune coiffeur ajouta avec malice :

— Je suis même sûr que je peux coiffer plus vite que toi, Ryû.

— Quoi ? Qu'est-ce que...

— Tu as peur de ne pas être à la hauteur ? Je te parie ce que tu veux que je suis plus rapide que toi.

Ryû ne put s'empêcher de sourire. Un sourire carnassier.

— Tu veux jouer à ça, le nouveau ? Personne ne fait mieux que moi.

— Évidemment. Alors, pari accepté ?

Ryû approcha son visage de celui de Thomas. Dix centimètres. Peut-être moins. Thomas crut qu'il allait défaillir.

— Pari accepté.

\*

Toutes les circonstances étaient réunies. La patronne n'était pas là et deux clientes attendaient en même temps. Une pour Thomas, l'autre pour Ryû.

Ayako, qui commençait un brushing d'enfer, interrogea Thomas du regard sur ce qui venait de se passer. « Okay », lut-elle sur ses lèvres.

Thomas enfila sa ceinture en cuir où tout son matériel de professionnel avait sa place : brosse, peigne, 3 sortes de ciseaux, blaireau, rasoir... Il accueillit sa cliente avec sa douceur habituelle, l'installa dans son fauteuil et commença à l'interroger pour savoir ce qu'elle attendait de lui.

De son côté, Ryû débutait son numéro de charme : voix grave, main délicatement appuyée sur l'épaule, il se penchait en avant pour murmurer ses questions directement à l'oreille de la cliente.

Ils travaillaient dans la même catégorie : la dame d'une soixantaine d'années qui vient pour sa coupe hebdomadaire et refuse de changer ses habitudes.

Ayako, dont la place était située entre les deux garçons, se sentait au spectacle. Elle comprit que quelque chose se passait. Il y avait de l'électricité dans l'air.

En même temps, les clientes de Thomas et Ryû se levèrent pour aller au bac. D'une courte tête, Ryû réussit à passer devant en poussant sa cliente d'une main dans le dos. Thomas serrait les dents.

— Vous pouvez tirer moins fort, s'il vous plaît ?

— Pardon, madame, répondit Ayako, fascinée par la compétition qui se déroulait devant ses yeux.

Le shampooing avait commencé. On se serait cru dans une épreuve de coiffure synchronisée. Les deux garçons massaient avec la même dextérité. Le mouvement rythmique de leurs mains prenait de la vitesse, elles pressaient, malaxaient, massaient, jusqu'à ce que la mousse blanche se mette à se faire plus épaisse et plus onctueuse en même temps. De vrais pros. Sous leurs gestes experts, les deux femmes fermaient les yeux de plaisir. Ayako en était jalouse.

Un soupir s'échappa de leurs bouches quand les deux coiffeurs rincèrent leurs cheveux avec une eau juste tiède pour ne pas agresser.

— Je pense que nous avons terminé. Cela vous convient-il ? demanda Ayako à sa cliente, presque désolée, de devoir renoncer à la vue des deux beaux mâles du salon en pleine action.

— C'est très bien.

Ayako alla chercher la veste de sa cliente, l'aida à s'habiller, encaissa l'argent et l'accompagna rapidement à la sortie. La jeune femme ne voulait pas rater la suite. La coupe.

Chacun avait son style. Ryû s'arrêtait toutes les trente secondes pour contrôler son travail dans le miroir ou alors était-ce pour se regarder ? Une phrase gentille et il se remettait au travail. On ne pouvait qu'admirer son coup de ciseaux, toujours précis et appliqué. Il était à l'écoute de ses clientes et elles s'abandonnaient totalement à lui.

Thomas était plus instinctif. Il parlait et faisait la conversation sans cesser de couper. À gauche, à droite, dessus, dessous. Il attaquait de tous les côtés sans que l'on sache vraiment à quel résultat il allait aboutir.

Ryû, de temps à autre, jetait un coup d'œil sur le travail de son adversaire. Il remettait régulièrement une mèche de cheveux derrière son oreille. Signe de nervosité ? Ayako avait peine à le croire.

Thomas ne se préoccupait que de sa cliente. Il ne la quittait jamais des yeux, lui souriait, lui demandait si tout allait bien. Il était doux et attentionné. Naturellement.

Ayako vit que Ryû était prêt à dégainer son sèche-cheveux. Thomas était encore en train de couper.

« Accélère, Thomas, accélère », pensa-t-elle.

Ça y était, Ryû séchait les cheveux de sa cliente et terminait le coiffage.

Brusquement, comme coupé dans son élan, Thomas s'arrêta. Il croisa les bras et contempla son œuvre.

— C'est parfait, déclara-t-il.

Ryû sursauta et envoya une giclée d'air chaud dans le visage de sa cliente.

— Faites attention, voyons, bougonna-t-elle.

Thomas sortit à son tour le sèche-cheveux et, avec les doigts, finissait le boulot.

C'était un concert de soufflerie. On n'entendait plus la musique d'ambiance. Ayako était hypnotisée. L'un armé de sa brosse, l'autre à mains nues, ils donnaient tout ce qu'ils avaient pour le sprint final.

— J'ai fini ! cria Ryû.

Il leva les bras au ciel et regarda Thomas. Celui-ci accompagnait déjà sa cliente à la caisse en plaisantant. Ayako lui laissa la place et dit à Ryû :

— Je ne sais pas ce qui se passe ici mais quelque chose me dit que tu as raté ton coup. J'encaisse la dame pour toi si tu veux.

— Non, ça ira.

\*

C'était la fin de la journée. Ayako était déjà partie. Madame Nakamura attendait les garçons pour fermer le salon. Ils étaient seuls dans le vestiaire.

— Je sais reconnaître ma défaite. J'ai perdu le pari, déclara Ryû.

Thomas le dévisageait, désarçonné par le changement de ton de sa voix.

— Alors ? Qu'est-ce que tu veux ?

Ryû défit son chignon et secoua la tête. Ses cheveux blancs se balancèrent avec grâce et souplesse. Ils étaient si longs qu'ils recouvraient ses fesses. Thomas dut presque se pincer pour prendre la parole.

— Un... bisou.

Avait-il vraiment dit un « bisou » ?

Le visage de Ryû resta impassible. Il se contentait de regarder Thomas, fixement, droit dans les yeux. Puis, lentement, il prit le menton de Thomas entre son pouce et son index, le fit lever la tête et l'embrassa tendrement. Le jeune homme était incapable de bouger. Leurs lèvres restaient en contact, simplement ensemble, enfin réunies. Ni l'un ni l'autre n'osait ouvrir la bouche, interrompre la magie du premier baiser.

— Bon, vous êtes prêts ?

Madame Nakamura, de l'autre côté de la porte.

Ryû rompit le charme. Un sourire vaguement triste marquait son visage.

— Oui, nous sommes prêts, répondit-il.

**Si cela vous intrigue...**

Vous pouvez commander la suite sur la boutique en ligne :

*<http://www.editions-apublishing.com>* ou sur Amazon ou sur l'Ibookstore !

**Site officiel de l'auteur :**

*<http://www.akikomurita.com>*

Merci de soutenir les jeunes auteurs qui se lancent dans l'aventure numérique !